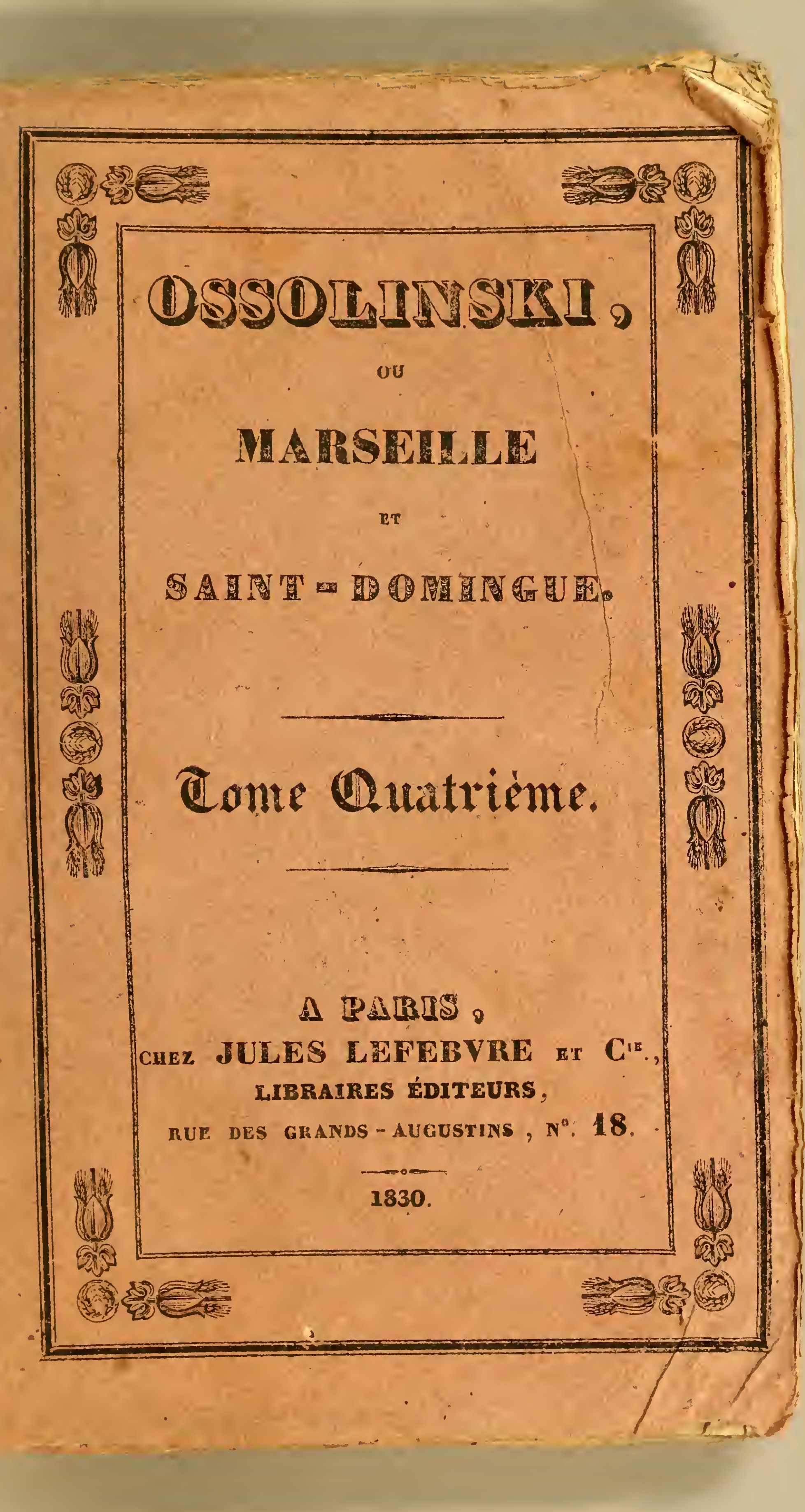


OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE

ET

SAINT-DOMINGUE.

Tome Quatrième.

A PARIS,
CHEZ JULES LEFEBVRE ET Cie.,
LIBRAIRES ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, No. 18.

1830.

Alpes; on atteint le vallon riant et paisible de Dovedro. Valentine aperçoit de hautes treilles de vignes en guirlandes, elle pousse un cri de joie et salue l'Italie. Deux heures après elle atteignit Domo-d'Ossola et le pied de la montagne; elle quitta alors ses mulets, et prit une voiture qui devait la conduire à Milan et de-là à Venise.

Quelle que fût la préoccupation de Valentine, en traversant les plaines fertiles de la Lombardie, elle ne put rester insensible aux charmes de cette heureuse contrée; la terre était si riante, le ciel si pur, qu'elle se crut encore aux plus beaux jours du printemps; partout les champs étaient couverts de fleurs; les vignes, déjà dépouillées de leurs grappes, conservaient leurs verts rameaux. On faisait la récolte des figues d'automne, et l'olivier, chargé de son fruit noir et onctueux, mêlait son pâle

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET St.-DOMINGUE.

BOURGES, IMP. DE Mme. V^e. SOUCHOIS ET COMP^e.

OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET St.-DOMINGUE,

APRÈS 1794 ET EN 1815.

MÉMOIRES CONTEMPORAINS

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

Par E.-M. Masse.

TOME IV.

Historia quoquo modo scripta!
C'est pourtant de l'histoire, de quelque manière que cela soit dit!

PARIS,
JULES LEFEBVRE ET Ce., LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, No. 18.

1830.



OSSOLINSKI,

OU

MARSEILLE ET ST.-DOMINGUE.

CHAPITRE Ier.

RETOUR A L'ÎLE DE CUBA DES FRANÇAIS BANNIS. — MALADIE ET MORT DE MA FILLE.

QUAND l'Europe fut pacifiée, et que le Nouveau-Monde, à son tour, reçut dans son sein cet impérissable fléau de

la guerre qu'on voit renaître de ses cendres comme le Phénix, et se remontrer toujours inévitablement dans quelque partie du globe, les malheurs vinrent fondre sur ma chaumière. Je n'étais pourtant point mêlé dans ces débats politiques auxquels l'Amérique espagnole devait être si long-temps livrée. D'ailleurs, l'île de Cuba fut exempte de troubles, et le calme le plus profond, la sérénité la plus parfaite y succéda bientôt à cette agitation des esprits qu'on avait pu redouter un moment, alors que l'autorité du roi était comme voilée, sinon tout-à-fait méconnue, au milieu d'un peuple soulevé, qui pourtant, et en général, ne voulait se mouvoir et combattre que pour elle.

La plupart des Français qu'on avait

cru devoir bannir quelques années auparavant, retournèrent. Celui qui avait donné un commencement d'exécution au dessein d'enlever Philippe, et qui se fesait appeler M. Duval, vint me voir, malgré ce qui s'était passé. Fleurette avait eu enfin connaissance des torts indignes auxquels cet homme avait osé se porter. Sans paraître en avoir gardé la mémoire, elle l'accueillit néanmoins avec une froideur que M. Duval dut regarder comme un outrage de la part d'une femme qui n'était point blanche. Comme il aimait beaucoup à parler, et toujours sur les mêmes matières et du même style, il ne se rebuta point ; nous avions à essuyer, de temps en temps, ses longues bordées de déraisons, qu'il s'imaginait être des accès de verve philosophique, et que Fleurette

supportait avec une patience dont elle croyait que les égards prescrits à sa couleur noire lui fesaient un devoir ; si moi-même je ne m'en offensais point, c'était par rapport à Fleurette.

Je n'aurais plus parlé de cet homme, s'il n'avait contribué pour sa part aux malheurs qui vinrent bientôt m'assaillir. Les Grecs, quand un accident fâcheux leur arrive, disent en proverbe : O malheur! je te remercie, si tu viens seul! J'aurais bien pu dire de même, sans pouvoir rompre davantage ce fatal enchaînement de maux dont j'étais menacé.

Ma fille se prit tout à coup à grandir plus que ne le comportait son âge ; cette procérité suspecte me causa d'abord quelques alarmes ; je me rappelai que

deux de mes sœurs avaient été emportées bien jeunes encore par cette précipitation de la nature qui ne lui permet pas d'achever parfaitement son ouvrage et de completter les organes qui doivent y attacher quelque durée. Il se trouva que Fleurette pensait moins à ce danger que moi; mais au premier mot que je proférai, ses craintes s'éveillèrent et devinrent extrêmes. Dès ce moment, commença un cours d'inquiétudes maternelles qui ne devait plus s'arrêter. Averti par le fatal succès des premières observations que j'avais communiquées, je me mis à garder un silence qui ne fut pas plus heureux; on l'interprétait comme un assentiment involontaire aux alarmes que j'avais moi-même fait naître. Je voulus ensuite combattre les opinions sinistres qu'inspirait la vue de ma

fille grandissant à mesure qu'elle devenait plus languissante et plus faible; mais je n'étais pas le maître d'apporter à mes objections moins de gaucherie qu'à mon silence; il aurait fallu pour cela qu'elles fussent plus franches, et que dans les terreurs d'une mère, il y eût pour moi une contagion moins irrésistible.

Philippe ne réussissait pas mieux à déguiser ses craintes, et notre situation à tous était infiniment triste. Le dimanche, quand nous allions à la messe, les personnes qui d'habitude caressaient notre pauvre Marie, la trouvaient changée et le disaient. C'était pour Fleurette une occasion de pleurs, elle les retenait devant le monde; mais ils s'échappaient aussitôt qu'elle était seule. Elle finit par

ne plus aller à ce rendez-vous religieux, qui pourtant lui était fort agréable ainsi qu'à sa fille. L'état de celle-ci devenait toujours plus inquiétant, et fournissait, de plus en plus, matière aux observations désespérantes.

Je n'avais pas attendu jusque-là pour appeler un médecin ; il en vint un de Matanzas qui avait de la réputation. Il donna quelques soins à Marie, ensuite il nous indiqua un de ses confrères vivant sur une habitation qui n'était qu'à deux lieues de chez nous, et pouvant ainsi plus facilement suivre la maladie. Ce dernier était un Piémontais franc, quoiqu'un peu dur, et qui, dès les premiers jours, ne me laissa point d'espoir. Je le conjurai de ne rien faire connaître à ma femme de ce qu'il pensait, et nous lais-

sâmes Fleurette se nourrir de ces illusions que tout combat, que tout détruit, et qui se raniment sans cesse. Et comment aurait-elle pu, sans illusions, ne pas succomber avant sa fille, qui s'en allait dépérissant sous ses yeux, sous ses yeux qu'elle ne fermait pas même pour quelques instans de sommeil. Quant à moi, qui avais sans cesse à me rendre soit auprès du médecin, soit à Matanzas, pour des remèdes, j'aurais eu moins à souffrir, ma douleur étant ainsi continuellement distraite, si l'affreuse certitude que tant de soins n'auraient aucun succès ne m'eût été donnée.

Philippe, de son côté, allait cherchant des simples qu'il disait salutaires, et Fleurette avait plus de foi à ces remèdes qu'à tous ceux qui étaient pres-

crits par le médecin. Leur effet pouvait être nul; mais du moins ils contribuaient à entretenir, en elle, ces illusions qui la soutenaient un peu contre tant de fatigues d'esprit et de corps.

A mesure que le mal acquérait plus de forces, la pauvre Marie sentait davantage le besoin de nous consoler elle-même. Il n'est guère facile d'imaginer que tant de sagesse fût dans la tête d'un enfant, et qu'il pût sortir d'un cœur si jeune, des expressions à la fois si profondes et si tendres! Quand elle montrait cette résignation parfaite à un sort dont elle n'avait pas l'expérience, mais qu'à l'aspect de nos douleurs elle devait supposer bien triste, nous avions les plus grands efforts à faire pour ne pas fondre en larmes devant elle. La patience

d'un homme au milieu des souffrances est sublime, mais celle d'un enfant a quelque chose de céleste; lorsque je serai avec les anges, nous disait-elle, je prierai le bon Dieu et la bonne Vierge pour vous, qui m'avez tant aimée.

Philippe qui, auprès de madame Dubourg, avait puisé une grande simplicité religieuse, nous disait avec confiance qu'un tel souvenir des anges, du bon Dieu et de la bonne Vierge était signe qu'ils viendraient lui porter secours et la guérir ; puis, quand tout espoir fut évanoui, il pensa qu'elle avait eu, dès ce monde, une vision d'esprits célestes et qu'elle venait d'être par eux enlevée afin de passer l'éternité dans leur sein.

Mais cette résignation religieuse n'était pas encore au pouvoir de Fleurette.

Penchée sur le corps glacé de sa fille, comme dans ces momens où sa tendresse inquiète épiait encore un dernier souffle, elle ressemblait à une statue que l'artiste aurait douée des plus profondes expressions de la douleur, sans avoir pu toutefois lui donner cette possibilité d'agir dont l'absence annoncera toujours qu'on n'a devant soi qu'un bloc de pierre ; ses mains étaient tombées sur sa poitrine, ses doigts étaient entrelacés ; sa respiration paraissait être supprimée, et cet état se prolongeait.

Moi-même je demeurai long-temps immobile. La conviction de la mort de Marie ne pénétrait pas dans mon âme. Mes yeux contemplaient avec un étonnement stupide ce corps sans mouve-

ment, ces traits que le calme du trépas semblait rendre encore plus doux.

Je fis au père de Fleurette un signe, et il sortit aussitôt pour aller exécuter une tâche bien douloureuse; quand il fut de retour, nous nous mîmes tous deux en devoir de porter à sa dernière demeure ce qui nous restait de cette enfant si bonne et si obéissante, dont la vue charmait tant autrefois le cœur de son père et de son aïeul. Mais Fleurette s'élançant tout-à-coup sur ces restes inanimés, les serra étroitement dans ses bras; et, laissant échapper de sa bouche toutes les expressions de fureur dont on croit accabler ses plus mortels ennemis, elle nous navra de tristesse, en nous révélant ainsi tout son désespoir. Non, vous ne m'enleverez pas

Marie, disait-elle, Marie, à qui j'ai donné le jour, à qui j'ai donné mon lait; et, en certains momens, elle semblait vouloir la rappeler à la vie en l'approchant avec tendresse de son sein.

Cet état d'irritation ne nous effrayait pas moins que l'immobilité précédente; nous ne concevions pas qu'une femme pût résister à des impressions si fortes, et nous craignions qu'un anéantissement total n'en fût bientôt le terme, quand le père Félix, qui était venu souvent nous voir durant la maladie, entra. Il m'embrassa en pleurant, il embrassa Philippe, il prit dans ses bras Fleurette, qui sentit tomber sur sa joue quelques larmes. Ces larmes du vénérable serviteur de Dieu, firent l'effet de l'huile

qu'on répand sur les flots agités et qui les apaise.

Fleurette laissa le corps de sa fille; elle suivit le père Félix qui la tenait par la main, et qui l'entraîna sur un siége où ils se mirent à pleurer ensemble. Quelques-unes de ces paroles que la religion réserve pour les grandes douleurs, et qui sortaient avec peine, entrecoupées qu'elles étaient de sanglots, interrompirent le silence de désolation qui régnait dans ma cabane. Nous profitâmes de ces momens pour enlever le corps de Marie, sans que Fleurette, dont le père Félix avait attiré la tête sur son sein, pût s'en apercevoir. Quand nous rentrâmes, elle jeta sur nous un long regard, qui nous déchira l'âme;

puis elle nous dit d'une voix étouffée : Je ne la verrai donc plus !

Son affliction était devenue moins inquiétante ; après le départ du bon religieux, elle se jeta sur son lit. Il y avait plusieurs semaines que le sommeil avait à peine effleuré ses paupières ; elle s'endormit profondément et ne s'éveilla que le lendemain au matin. Son premier mouvement fut de sortir. Elle se mit à chercher l'endroit où l'on avait déposé sa fille, et, par une sorte d'instinct, elle l'eut bientôt trouvé. Nous la suivions à distance.

La fosse avait été creusée dans le voisinage de cette grotte où nous passâmes notre première nuit, quand nous étions venus nous établir à l'Elysée. C'était dans

un endroit agreste ; un beau pied de poincillade et quelques pois de Guinée y avaient cru sans culture. Philippe les avait ménagés en remuant la terre ; ils prêtaient un peu d'ombrage à la dernière couche de Marie, et, pendant la nuit, quelques-unes de leurs fleurs étaient tombées sur le sol qui recouvrait mon enfant. Ces fleurs, dont les unes sont jaunes, et les autres d'un vif incarnat, formaient sur la couleur rougeâtre du sol, un contraste de splendeur et de deuil, qui se reproduisait en même temps dans l'ombre allongée des rochers voisins et dans l'éblouissant éclat d'une belle matinée. Je me tournai vers l'astre qui avait sitôt retiré sa lumière à un être si aimable, et qui nous promettait un contentement si doux, et, dans ma douleur, je lui reprochai, en quelque sorte,

sa durée, cette durée éternelle qui lui permet de voir briller et s'éteindre tant de générations humaines!

De toutes les images d'un temps qui n'est plus, celle-ci est restée le plus profondément empreinte dans mon souvenir. Elle me jette, toutes les fois qu'elle revient avec sa force non épuisée, dans une tristesse pénible, et dont pourtant je n'aime point à me distraire, car je retrouve, en m'y livrant, et Fleurette et ma fille, et le vertueux Philippe et cet admirable séjour où pendant plusieurs années je fus si heureux!

CHAPITRE II.

DOULEUR PROLONGÉE DE FLEURETTE.

FLEURETTE prit l'habitude de venir en ce lieu de regret et de mélancolie où reposait notre enfant; tantôt elle y restait immobile comme en ces premiers momens où notre perte fut certaine; tantôt, assise sur un bloc de rocher, elle

parlait à Marie et croyait lui répondre ; ou bien, tombant à genoux, les mains ployées avec ferveur, elle priait celle qui était dans les cieux, de s'intéresser à son père et à son aïeul.

Je suivais ordinairement Fleurette de loin, quand elle occupait ainsi de tendres illusions sa douleur maternelle. Les prières qu'elle fesait pour Philippe et pour moi me touchaient à me faire verser des larmes ; cependant plus d'une fois je l'entendis exprimer, à mon sujet, des craintes injustes ; la perte de sa fille semblait lui présager celle de mon cœur. En vain je redoublais de soins, en vain, dans mes consolations, je cherchais à mêler, comme sans dessein, aux témoignages de regret, les expressions d'amour les plus rassurantes, l'âme de

Fleurette s'était ouverte à de fâcheux soupçons qu'il n'était pas en moi de pouvoir bannir sans retour. Je voyais, en cela, un effet du malheur, et je m'y résignais. Le mal qui en revenait à Fleurette m'affligeait bien plus que l'injustice de ma compagne.

Plusieurs dimanches se passèrent sans qu'elle osât se remontrer à cette messe de paroisse où sa fille ne devait plus assister à côté d'elle. Cette sensibilité extrême dont le ciel avait pénétré son âme lui fesait craindre de rencontrer, dans tous les yeux, le reproche amer d'avoir perdu, par sa faute, cet objet même qu'elle regrettait avec tant de douleur. Enfin je réussis à vaincre sa répugnance ; mais je suis assuré qu'elle n'aperçut pas un seul de tous ces yeux que son imagi-

nation effarouchée voyait tournés malignement sur nous.

L'après-midi, nous reprîmes nos anciennes habitudes de promenade, au milieu des bois solitaires et des rocs escarpés : son front semblait être devenu plus serein, et son âme plus accessible aux distractions que donne l'aspect d'une belle nature ; mais tandis que je prodiguais, pour rassurer sa tendresse alarmée, toutes ces expressions qu'un certain éloignement du monde rend plus douces et plus intimes, elle me dit avec une sorte d'étonnement : Je vous suis donc toujours chère! Depuis que je n'ai plus Marie, je croyais que vous aviez cessé de m'aimer; que suis-je en effet maintenant sur la terre ? Un arbre où il

n'y a plus de fruits, et où les oiseaux ne se reposent plus! . . . . .

O Fleurette! lui répondis-je, il me semblait autrefois qu'on ne pouvait t'aimer davantage, mais je sens que depuis nos malheurs, mon amour s'est accru; l'amour d'un homme pour une femme vertueuse est comme ces palmiers qui s'attachent au sol par d'autant plus de racines qu'ils s'élèvent en des lieux plus hauts et plus exposés à la fureur des ouragans!

A mesure que nous pénétrions, en nous entretenant ainsi, dans tous les labyrinthes de verdure et de roches mousseuses où se remontraient à nous tant de témoins de nos félicités passées, un objet inattendu frappa nos regards: c'était un des plus grands arbres du vallon,

renversé sur d'autres plus petits qu'il avait presque écrasés par sa chûte ; son tronc était brisé en éclats ; son feuillage desséché tenait encore aux branches, et marquait par là que le désastre n'avait eu lieu que depuis peu de temps. Nous nous étions reposés plusieurs fois au pied de ce grand arbre, Fleurette, celle dont nous pleurions la perte, et moi. La mère et l'enfant avaient joué sous son ombrage et suivi de l'œil, dans leurs mouvemens si vifs et si variés, les petits oiseaux-mouches qui se perdaient et se retrouvaient sans cesse au milieu de toutes ces mousses pendant autour de nous, comme un réseau inextricable que la brise balançait sans intervalle de repos, surtout dans les parties les plus élevées de la forêt. Sur le tronc de ce végétal remarquable, j'avais gravé mon

nom, celui de Fleurette et de Marie. Aussi l'impression que, dans l'état où il était réduit, sa vue fit sur nous, fut-elle profondément triste. Jamais souvenir d'un bonheur qui ne peut plus revenir n'eut tant d'amertume. Fleurette, toute oppressée, me dit : N'y eut-il pas un violent orage la nuit qui précéda...? Elle n'acheva point ; et moi, fesant un signe de tête, je ne pus lui cacher que sa mémoire était fidèle.

Par je ne sais quel pressentiment inexplicable, cet arbre ainsi abattu, ainsi mutilé par la foudre, nous apparaissait à tous deux comme un signe de réprobation, comme un arrêt de mort. Nous sentions peser sur nos têtes cette main de fer qui traîne à d'inévitables malheurs, et qui semble nous saisir comme

celle du bourreau féroce qui prend par les cheveux la tête des victimes.

Je voulus emmener Fleurette loin de ce lieu fatal où n'arrivaient plus à notre esprit que des idées désolantes ; elle refusa de me suivre, et, s'asseyant sur un débris de l'arbre foudroyé, elle y resta long-temps la tête appuyée sur ses deux mains, dans une concentration de douleur que je partageais, et qui même s'accroissait en moi de tout ce que je voyais souffrir à ma compagne infortunée.

Cette rencontre, qui rouvrit nos blessures d'une manière si douloureuse, fut suivie de jours misérables pendant lesquels il me sembla que Fleurette dépérissait à vue d'œil ; je vivais dans une inquiétude, que l'état fâcheux de mon

épouse, toujours profondément affligée et repoussant toujours mes consolations, rendait incessamment plus poignante et plus vive, lorsque je fus appelé par mes affaires à la Havane.

CHAPITRE III.

RENCONTRE D'AUGUSTE.

C'ÉTAIT dans les premiers mois de l'année 1817. Un ancien voyageur français, Thevet, dit en son vieux langage, et après avoir décrit la colonne de Pompée, à Alexandrie : « qu'étant quelque- » fois sur le lieu entré en propos avec » certains Maures et Arabes de la démo-

» lition de telle colonne, leur alléguant
» qu'ils pourraient trouver quelque grand
» trésor enfoui sous tel trophée de re-
» nom, lors avec grande indignation et
» d'un rébarbatif visage, ils lui répon-
» dirent : Va, malheureux chien, igno-
» res-tu qu'icelle abattue, toute la ma-
» chine du monde doit être subvertie. »
La chute de Napoléon ne subvertit pas la machine du monde physique, mais à voir la quantité d'Européens, surtout de Français, qui furent jetés tout-à-coup sur toutes les mers, sur tous les rivages du Nouveau-Monde, on ne pouvait pas douter, en cet autre hémisphère, que l'Ancien n'eût reçu une secousse profonde et éprouvé un vaste ébranlement.

Arrivé à la Havane, j'entrai, pour prendre un repas, dans un établisse-

ment tenu par un Français, à l'extrémité de la rue de la *Muralla*, vers les remparts et à côté de la *Posada* où j'avais coutume de descendre. Cet homme, avec qui j'aimais à m'entretenir, me parla d'un Provençal, arrivé depuis quelques jours seulement, et qui se trouvait être d'un pays voisin du sien. Je venais à peine de me mettre à table, quand ce Provençal entra ; ma surprise fut grande en reconnaissant Auguste, cet aimable jeune homme que j'avais autrefois un peu contrarié dans ses amours, et qui, loin de m'en vouloir, s'était attaché à moi d'une amitié si constante. Il ne fut pas, de son côté, aussi prompt à me reconnaître ; et il me parut tout d'abord bien préoccupé de peines secrètes, bien chargé de tristesse et d'ennuis. Ce n'était plus ce visage si ouvert, cette âme si

facilement épanouie qui m'avait charmé autrefois. Je compris que des malheurs avaient pesé sur cette âme maintenant affaissée. Je me nommai, sans oser lui adresser aucune interrogation sur sa famille, sur sa femme, sur son pays, tous objets au souvenir desquels je craignais de rouvrir quelque plaie du cœur. Après que j'eus dit mon nom, il me regarda d'un œil plus attentif, et, quand il se rappela tout-à-fait mes traits, des marques de tendresse pour moi se mêlèrent à l'impression de douleurs récentes que ma vue renouvelait, et dont, en peu de mots et d'une voix étouffée, il me fit bientôt connaître la cause.

Sa femme, cette jeune orpheline qui, par la conformité de ses malheurs avec les miens, autant que par les grâces de

sa personne, m'avait inspiré un sentiment tendre, n'était plus. Dans les dernières années du régime impérial, Auguste avait fait la folie de livrer sa fortune aux chances du commerce. Des relations interlopes avec l'île de Malte avaient été d'abord fructueuses, et de premiers succès l'avaient toujours plus séduit; mais vint un moment où fut découverte et brûlée, en place publique, une quantité considérable de marchandises anglaises qu'il avait voulu introduire en France, non sans les avoir auparavant payées; les Anglais ayant pris pour règle de ne pas se dessaisir autrement de leurs denrées et produits, dont l'écoulement était ainsi assuré pour eux, soit qu'on parvînt à les jeter dans la circulation des pays que cernait le blocus continental, soit que les flammes

vinssent arrêter une exubérance qui était à craindre, et, par la perte de ce qu'elles dévoraient au préjudice des négocians de France, servissent à maintenir en valeur ce que les magasins britanniques recélaient encore.

La ruine d'Auguste fut complète, et pour comble de malheur, il put attribuer la mort de sa femme au chagrin que cette ruine soudaine lui avait causé. Quand se fit la paix de 1814, il se trouva veuf et sans fortune. A la vérité, il n'avait pas d'enfans. Une place de commis dans une maison de commerce était devenue son unique ressource pour vivre. Il aurait bien pu, comme tant d'autres jeunes gens moins instruits qu'il l'était, partir de là pour arriver de nouveau à quelque honnête fortune.

Mais, en général, quand on cherche à parvenir ainsi avec l'aide d'autrui, et non par ses propres forces et moyens, il faut se résoudre à épouser les passions, les manies, les caprices religieux ou politiques de ceux par qui on a l'espoir de s'élever. A Marseille, pour faire un bon mariage, il fallait à cette époque, et peut-être encore aujourd'hui, gagner l'esprit des parens par des actes de dévotion réitérés et solennels; pour se faire bien valoir auprès des gens de commerce, une participation entière aux folies du jour était absolument requise.

Auguste n'était pas irréligieux; mais il n'avait et ne pouvait prendre aucune habitude d'affectation. Le despotisme impérial l'avait écrasé, anéanti; mais il reconnaissait en lui-même que c'était un

peu par sa faute ; zélé royaliste, tant qu'une affection gratuite avait été en même temps périlleuse, il n'osait point, je ne sais par quelle pudeur, se mêler à cette foule d'hommes étrangement assortis qui prétendaient alors n'avoir jamais aimé que les princes absens, n'avoir jamais songé qu'à leur retour, en servant la république et l'empire, et n'avoir jamais eu au fond de l'âme que cette même opinion royaliste, souvent dénoncée par eux, persécutée ou punie chez autrui, quand le temps de la manifester n'était pas encore venu.

Les espérances qu'il voyait poindre et venir au jour lui paraissaient trop extravagantes pour que son bon sens se résignât à les accueillir, à les partager; et ces espérances étaient visiblement si di-

verses qu'il regardait comme peu éloigné le temps où on cesserait de s'entendre, et ne pouvait s'empêcher de voir, dans quelques-uns des hommes le plus franchement enthousiastes, les prochaines dupes d'un sentiment généreux. Les aberrations, pour ainsi dire, mentales de 1814, de cette époque où l'on chantait dans les églises même l'air fameux de *vive Henri IV*, sans épargner à la sainteté du lieu aucun des termes un peu verds ou un peu fades de cette espèce de chanson, ne lui permirent d'éprouver, au milieu d'un vaste entraînement, qu'une émotion médiocre. Cette cause qu'il avait vue si belle dans le lointain était toujours belle pour lui ; mais les assassinats qui avaient été de mode dans presque toute la Provence après 1794, l'avaient déjà un peu ternie

à ses yeux, car il avait acquis la certitude que des sommes d'argent avaient été autrefois envoyées pour les rémunérer ; et, dans les saturnales encore innocentes dont il était chaque jour témoin, il tremblait sans cesse de voir surgir la pensée du crime à côté des actes ridicules.

En 1815, ces cruelles alarmes se réalisèrent, et il ne put pas supporter le spectacle hideux qui vint frapper ses regards. Il m'a paru même qu'il courut quelques risques par suite d'indiscrétions bien légères, sans doute, qu'avaient arrachées à son âme candide et les extravagances grotesques de la première restauration dans le Midi, et les épouvantables scandales de la seconde. La vue de cette populace déchaînée qui, dans

sa souveraineté d'un jour, voudrait se venger à la fois et de sa soumission passée, et de celle qui lui sera inévitablement imposée encore le lendemain, l'avait saisi d'une horreur qu'aucune autre pensée, aucune illusion ne pouvait lui ôter. Fatigué de se voir en chétive situation après avoir joui d'une certaine aisance, plus fatigué encore d'avoir sans cesse à respirer le même air que des meurtriers et des instigateurs de meurtres, d'entendre chaque jour les mêmes bouches proférer des expressions de sang, et de retrouver, quoi qu'il fît, sur certains visages, une ineffaçable empreinte de férocité, que les massacres du 26 juin y avaient laissée, ainsi que des combats heureux laissent une empreinte de gloire sur le front de braves et généreux soldats, il s'était enfin ré-

solu de passer dans les terres étrangères, mais sans y porter aucune ressource, aucun levier de fortune un peu ferme et certain, et avec autant d'imprévoyance que les peuples se lancent quelquefois dans les destinées nouvelles qu'on leur présente, et qui se parent et s'embellissent elles-mêmes de tout ce que les temps antérieurs ont eu de craintes, de privations et de souffrances.

Auguste, débarqué à la Havane, s'était trouvé bien embarrassé de son sort. Enfin, après plusieurs tentatives, plusieurs démarches sans résultat, il avait rencontré un quaker de Philadelphie qui lui proposa un voyage à la côte d'Afrique. La gêne extrême où il se trouvait réduit le força d'accepter cet unique parti que la fortune lui eût encore

offert depuis son arrivée. Il fut donc chargé, quoique philantrope bien réellement et au fond du cœur, d'une opération de traite sur laquelle un quaker, un ami des hommes, un sectateur du pur évangile, comptait faire de grands profits. A la vérité, ce négociant n'oublia point, avant le départ, de lui recommander bien expressément le soin, ou plutôt l'intention, car avec les dévots l'intention suffit, de ne pas aggraver le sort des malheureux esclaves; mais cette recommandation était inutile : et Auguste, qui était de retour de cette expédition dont il avait retiré quelques avantages, s'estimait trop heureux d'avoir secoué le joug humiliant et dur de la nécessité, pour ne pas repousser à toujours de ses rêves de fortune, de ses combinaisons de gain, cet abomi-

nable commerce d'hommes où il s'était vu contraint de prendre part.

Nous déjeûnâmes ensemble. Il m'apprit, sur la traite et sur les façons qu'on y apportait alors, des faits étranges qui, plus d'une fois, me firent rougir d'appartenir à la société européenne. Ces horribles faits étaient surtout imputables à ceux des pavillons d'Europe qui se livraient à la traite en violation des actes diplomatiques et des lois qui la leur avaient interdite. Dans les premiers temps qui suivirent la paix de 1814, des navires, partis des ports de France pour aller aux Antilles, longeaient les côtes de Guinée où l'on était certain de voir chaque jour des pirogues se détacher du rivage à mesure qu'on y était en vue, et des noirs imprudens, mus par

l'appât d'un faible gain, apporter des rafraîchissemens à bord. Trente ans de guerre pendant lesquels le pavillon de France flotta peu sur ces mers, avaient aboli de fait la traite française; les nègres étaient sans défiance aucune, on les engageait à monter à bord du navire, et on les mettait aussitôt dans les fers, pour les vendre en arrivant aux îles. Là, toute facilité était offerte pour se défaire de ces vols infâmes; et depuis que, par un décret émané du gouvernement des cent jours, la traite a été solennellement frappée de criminalité, on a vu l'avidité des spéculateurs se jouer d'un obstacle légal qu'on traite de pur caprice, et tourner en dérision les autorités constituées qui voudraient attacher trop d'importance à cet acte d'un gouvernement éphémère, à qui pour-

tant, dans ces colonies, on avait souhaité, d'une manière un peu vive, longue durée et plein succès. Les juges qui voudraient donner force à la loi impériale non révoquée par le roi, passeraient pour anglomanes et philantropes, et ces termes-là sont devenus des injures. D'ailleurs, un moyen de gagner des suffrages a été trouvé. On fait acheter à très-bon compte, aux juges eux-mêmes, une partie des cargaisons de noirs sur le sort desquelles ils ont à prononcer, toutes les fois que des mesures mal prises rendent aussi clair que le jour un débarquement clandestin, et ces sortes de débarquemens sont devenus d'autant plus communs, et les spéculations des juges sur la vénalité de leur conscience d'autant plus fréquentes, qu'on a fait de la Martinique un lieu

d'entrepôt d'où un grand nombre d'esclaves est journellement réexpédié pour Surinam et pour les autres colonies hollandaises (1).

La crainte de tomber au pouvoir des croisières britanniques, et d'avoir à subir les punitions pécuniaires encourues par ceux qui, sous un autre pavillon que celui d'Espagne ou de Portugal, se livrent à la traite, a fait commettre, depuis quelque temps, d'énormes crimes que nous ne connaissons pas tous, et dont un seul, qui a été bien constaté, pourra donner l'idée. Un navire, *la*

(1) Toutes ces choses se passaient il y a quelques années. On aime à croire qu'il y a eu des réformes à cet égard.

(Note de l'éditeur.)

jeune Estelle, de la Martinique, est abordé par les chaloupes d'un vaisseau de guerre anglais. Le capitaine déclare qu'ayant été précédemment arrêté, on l'a dépouillé de tous les esclaves qu'il avait à bord, sans qu'il lui en restât un seul. Cependant l'agitation et les indices d'alarme qu'on remarque dans la contenance de tous les gens du navire ont fait naître des soupçons; la visite commence. Rien n'a été trouvé encore, lorsqu'un matelot anglais, frappant sur un boucaut qui paraît fermé avec beaucoup de soin, on entend tout-à-coup un son de voix confus et comme les gémissemens d'une personne expirante. A l'instant le boucaut est ouvert. Il contenait deux jeunes négresses d'environ douze à quatorze ans, qui étaient dans le dernier état de suffocation, et qui,

grâce à ce hasard, furent arrachées à la plus affreuse mort. Le capitaine persista toujours à dire qu'il avait été dépouillé de sa cargaison ; mais les officiers du vaisseau anglais se rappelèrent, avec un sentiment d'horreur, qu'au moment où l'on avait commencé à poursuivre *la jeune Estelle*, ils avaient aperçu plusieurs boucauts flottant sur son sillage, et ils soupçonnèrent que chacun de ces boucauts contenait un ou plusieurs malheureux noirs, dont la présence à bord aurait entraîné la confiscation du navire. On a su depuis que le capitaine de *la jeune Estelle* avait un autre motif encore pour soustraire ses noirs aux regards des Anglais : ils avaient été volés à main armée sur un autre navire, dont le capitaine était mort à la côte de Guinée ; et le crime de piraterie se joignait

à la violation des lois et accords diplomatiques relatifs à la traite.

On a vu, dans le récit de Philippe, un bâtiment négrier réduit aux plus cruelles extrémités de la famine; Auguste me raconta des malheurs non moins affreux arrivés sur le navire *le Rôdeur*, du Hâvre. Quinze jours après avoir quitté la rivière de Kalabar, on s'aperçut que les nègres avaient contracté aux yeux une rougeur assez considérable qui, des uns aux autres, se communiquait avec une rapidité singulière. Bientôt le capitaine et la presque totalité des matelots sont atteints. Les douleurs augmentent de jour en jour. C'est une véritable ophtalmie très-intense. On craint un moment qu'il ne reste pas de tout l'équipage un seul

homme ayant l'usage libre de ses yeux et en état de conduire le bâtiment aux Antilles. Ce qui redouble les alarmes, c'est la rencontre qu'on vient de faire d'un navire négrier espagnol, le *San-Léon*, venant de la même côte, et sur lequel, esclaves et équipage, tous sans exception, étaient devenus aveugles. *Le Rôdeur* ne put secourir ces infortunés, qu'on n'a vu arriver dans aucun port. Réduit à une moindre détresse, et un peu plus favorisé par le vent comme par d'autres circonstances, il atteignit enfin la Guadeloupe. Trente-neuf nègres se trouvant tout-à-fait aveugles et invendables, furent jetés à la mer.

Ces deux horribles histoires me rappelèrent ce qu'avait osé faire un capitaine anglais avant que la traite fût

abolie. Sur son navire, nommé *le Zong*, la mortalité des esclaves, pendant une traversée pénible et contrariée, se mit à croître avec tant de rapidité, qu'il devint fort difficile de prévoir où en serait le terme. Craignant de perdre toute sa cargaison, ce capitaine s'avisa de choisir ceux des esclaves qui étaient les plus malades et de les jeter à la mer : il avait calculé, dans sa tête féroce, qu'en prouvant la nécessité d'agir ainsi, la perte serait supportée, non par les propriétaires, mais par les assureurs. Le prétexte qu'il adopta pour son procès-verbal fut le manque d'eau. Cinquante-quatre esclaves des plus malades furent immédiatement jetés à la mer. Le jour suivant, quarante-deux subirent le même sort. Le surlendemain, il commença de tomber une pluie abondante qui dura

pendant trois jours, et qui aurait privé de tout fondement le prétexte adopté par le capitaine, si ce prétexte n'eût pas été entièrement faux. Quatre-vingt-seize noirs avaient été déjà sacrifiés à un affreux calcul; mais le nombre des victimes choisies était de cent trente-deux. On amena sur le pont les trente-six malades qui restaient. Les seize premiers se laissèrent jeter à la mer; les autres, s'armant d'un vertueux courage et d'une noble résignation, ne voulurent pas souffrir que des mains exécrables les touchassent, et, s'élançant d'eux-mêmes dans les flots, ils allèrent rejoindre leurs infortunés compagnons. La précaution du capitaine fut inutile. La cour judiciaire de Guildhall, à Londres, condamna les propriétaires, non

les assureurs, à supporter la perte des esclaves.

On a vu depuis l'équipage d'un navire négrier, de la Havane, fesant la traite au Nord de la ligne, tandis que, par les traités conclus avec sa nation, il n'était autorisé à la faire que dans le Sud, se jeter à la nage pour gagner la terre et se dérober à un croiseur, mais en laissant à bord une mèche allumée qui pendait sur le magasin à poudre ouvert tout exprès. Heureusement, pour trois cent vingt-cinq malheureuses victimes enchaînées dans la cale, un des matelots anglais aperçut la mèche, et se hâtant de mettre son chapeau dessus, l'emporta. Les marins de la goëlette espagnole n'avaient prétendu qu'à soustraire une proie aux Anglais. On

dit qu'ils eurent les regrets les plus vifs de ce que leur projet infernal n'avait pas mieux réussi.

A tous ces faits, diversement horribles, Auguste ajouta certains détails sur l'état moral des peuples d'Afrique. Quelques-uns de nos objets d'art y ont pénétré ; on trouve même assez fréquemment, chez les princes noirs et chez les facteurs, des bustes ou des portraits de Napoléon. Il paraîtrait qu'avant l'époque de la restauration française, la civilisation des tribus africaines, quoique lente et toujours fort entravée, était pourtant progressive. Mais la scène a changé tout-à-coup, depuis que la cupidité des blancs et surtout des Français est venue de nouveau lâcher tous les crimes sur cette région malheureuse. On

a vu des employés du gouvernement faire la chasse aux noirs dans les rues même de Saint-Louis du Sénégal, et les enlever, libres ou esclaves, pour les transporter sur la côte où un navire les attendait. Un pauvre noir ayant été volé ainsi, sa mère accourut le lendemain et offrit une somme d'argent pour sa rançon. L'honnête blanc prit l'argent d'abord ; puis, deux jours après, la mère et le fils fesaient voile pour l'Amérique. Le fils, indigné d'une telle noirceur d'âme, parvint à se donner la mort en s'écriant : Hommes blancs, qui dévorez les noirs, je ne puis me venger de vous qu'en vous privant de ma personne!... Je pense, dit Auguste en finissant, qu'une négresse, rencontrée par moi ces jours-ci dans une maison où elle est traitée comme esclave, et que je crois bien fer-

mement avoir vue à Marseille jouissant de la liberté, a été enlevée par surprise et conduite ici, où on l'aura vendue; car je n'imagine point qu'elle se soit vendue elle-même.

Je ne fis pas, sur-le-champ, beaucoup d'attention à ces dernières paroles d'Auguste; j'avais l'âme tellement étreinte et serrée de toutes ces horreurs, qu'à la fin j'écoutais à peu près sans entendre. Par la suite, cette observation de mon ami me revint en mémoire, et fut une des causes qui me firent prendre une décision d'où naquirent en partie mes malheurs.

CHAPITRE IV.

RÉCIT DES TROUBLES DE MARSEILLE EN 1815.

AUGUSTE avait à me faire le récit des événemens occasionés à Marseille par la seconde restauration, et dont il n'était parvenu dans l'étranger, dans le reste même de la France, qu'un bruit fort vague, sur lequel on s'était peu

arrêté ; car c'est le propre d'un parti qui triomphe, d'employer sa première force à jeter un voile sur ses injustices, à empêcher que les cris de ses victimes ne trouvent des échos. A une distance même peu éloignée du théâtre où l'on se porta à ces déplorables excès, un grand nombre de ces personnes, ni bonnes, ni mauvaises, mais naturellement froides et tranquilles, qui se sont appelées les *honnêtes gens*, paraissaient ignorer, quelques mois après, que beaucoup de sang avait été répandu par des hommes qui osaient bien se dire *honnêtes gens* comme elles. Quelques autres personnes niaient avec une effronterie atroce ces horreurs qu'elles n'ignoraient point ; et, en 1823, me trouvant sur les lieux, j'étonnai beaucoup la plupart de ceux à qui, en me rappelant les récits d'Au-

guste, j'adressais, avec réserve pourtant, des questions dont la réponse devait me servir à les vérifier. Ma curiosité paraissait plus qu'indiscrète; on exigeait que les actes de quelques scélérats fussent respectés par le silence, comme pourraient l'être les écarts d'une jolie femme; et l'air de fureur avec lequel, à cause de la présence à Marseille d'un auguste personnage, on proférait, en ce même temps, des cris qui n'auraient jamais dû être que des cris d'amour, me fit comprendre que, si la mémoire des spectateurs cherchait à paraître infidèle, le bras des acteurs n'attendait qu'un mot pour ne l'être pas.

Après 1794, j'avais vu comment, par l'effet d'une apercevance confuse et obtuse, comme dirait Montaigne, on

avait cru s'être donné en Provence un appui, parce qu'on y avait organisé quelques bandes capables seulement d'assassiner, et en qui pourtant l'on eut assez de confiance pour les regarder comme une avant-garde de l'armée de Condé qui, vers 1800, devait passer en Italie, s'embarquer à Livourne, et faire une descente sur les mêmes côtes où, quinze ans plus tard, un grand général débarqua seul, mais avec la presque certitude de retrouver son armée.

A cette dernière époque, les mêmes hommes de hablerie et d'intrigue, qui avaient levé jadis pour l'armée de Condé une avant-garde bien suspecte, s'imaginèrent assez follement qu'on pourrait demander au même sol des bataillons, par qui seraient arrêtées, dans leur es-

sor nouveau, ces légions que le climat seul avait pu dompter, et que leur ancien chef venait rejoindre, ces légions pareilles, si l'on peut dire, à un serpent terrible dont la tête aurait été séparée du tronc, et qui, par un miracle soudain, s'appliquerait de nouveau cette tête et reprendrait sa vigueur. Mais si on avait cru dans le temps arriver par des bandes d'assassins à un noyau d'armée, maintenant avec des prémices d'armée, avec des velléités de combattre promptement évanouies, on n'était parvenu à retenir, sous un drapeau qu'il fallut bientôt soustraire aux regards, qu'une compagnie de coupe-jarrets; et il y a là quelque chose de tellement caractéristique pour le parti en général et pour le pays en particulier, que je désirais bien vivement acquérir à ce sujet

toute certitude. Je voulais savoir de plus quelle portion de crimes pouvait être imputée à des influences diverses, car tout ne saurait être fortuit dans les excès populaires. Ce besoin si naturel à l'homme de s'enquérir des choses humaines avait été réveillé en moi par la présence d'Auguste. D'ailleurs cette félicité presque parfaite, qui naguères me rendait indifférent à tout ce qui se passait au-delà de mon petit domaine, avait disparu depuis que ma fille n'était plus là pour en assurer la durée, et que sa malheureuse mère ne voulait pas recevoir de consolation. Mon esprit était redevenu curieux, parce qu'il cherchait à se distraire.

Nous convînmes, Auguste et moi, de nous rendre le lendemain matin au seul

lieu public qui soit ombragé, dans une ville bâtie sous le tropique, et où de grands ombrages seraient si agréables, si nécessaires; encore nous fallut-il franchir les portes pour y arriver. Ce lieu sert de promenade publique. Nous nous assîmes à un banc de pierre au-dessus duquel un oranger et un corossolier mariaient ensemble leur feuillage, leurs fruits et leurs fleurs; un ruisseau limpide murmurait à nos pieds et fuyait devant nous; une foule de petits oiseaux, dont une espèce de merle contrefesait les chants, se jouaient au milieu des branches les plus légères, attirés par la fraîcheur et le gazouillement des eaux. Auguste commença ainsi :

« Les rois s'exposeraient à trop de mécomptes, s'ils allaient se figurer

qu'un grand nombre d'hommes les aime pour eux-mêmes. Ainsi que les beautés naissantes, ils doivent se défier des complimens sans fin qu'on leur adresse, et s'amuser tout au plus de ces vives démonstrations, comme ils le feraient d'une revue de belles troupes qui, superbes à l'œil, pourraient bien faillir à la victoire. Sans doute, il se rencontre des hommes dont les passions politiques sont désintéressées; mais plus heureusement qu'on ne croit, cette classe n'est pas nombreuse; c'est d'elle que sortent, suivant les circonstances diverses d'éducation, de fréquentation, de naissance et de fortune, les jacobins forcenés et les extravagans ultras. En général, et dans tout pays comme dans tous les temps, l'affection du peuple se

résume par des sous et des écus ; celle des grands, par des millions.

» Suivant qu'un pays se livrait au commerce maritime ou florissait par celui de l'intérieur, suivant qu'on récoltait du vin et de l'huile, ou simplement du blé, j'ai vu, non pas seulement dans le royaume, mais dans la même province, dans le même canton, la restauration embrassée avec enthousiasme ou reçue avec calme et même avec froideur. Voilà pour les traits principaux. A l'espoir des gains futurs, se joignaient, dans les populations enthousiastes, d'autres causes plus particulières et qui tenaient au caractère général du pays. Il serait trop absurde de s'imaginer, par exemple, que dans cette Provence, jadis si mal notée à la cour à cause de l'esprit natu-

rel de ses paysans et du peu de respect qu'ils gardaient souvent à leurs seigneurs, on se fût tout bénévolement jeté dans une route par où l'ancien régime pouvait rentrer, à la suite d'un imprudent enthousiasme, avec tous ses priviléges et toutes ses hauteurs. L'exaltation des esprits, et, si l'on veut, leur frénésie s'explique par des passions politiques d'une autre nature, qui jusqu'alors avaient été comprimées. On aima les Bourbons de toute la haine qu'on portait au gouvernement qui précéda celui dont leur nom allait faire la principale force, et à des formes d'administration âpres et même cruelles, que leur retour inattendu semblait devoir changer. Cette haine venant à éclater avec toute l'effervescence des têtes méridionales, a occasioné bien des erreurs chez ceux qui

en ont vu les premies symptômes, ou qui en ont eu connaissance par simple renommée.

» Les révolutions dues à la conquête sont généralement venues du Nord : depuis 1789, on nous a fait le tort d'imaginer que les révolutions par désordre pouvaient sortir du Midi. Mais j'en appelle à tout franc Provençal : quiconque, dans les transports de notre population, en 1814, crut apercevoir d'autre sentiment bien distinct que la joie d'avoir secoué le joug du despotisme militaire, se montra bien peu habile à discerner les impressions de la multitude ; quiconque, en 1815, s'est proposé, au moyen de notre haine pour le despotisme, d'organiser une révolution à rebours ; quiconque a pensé que, pour accélérer

cette révolution, il fallait que la France passât par le règne d'une *terreur* nouvelle; quiconque, dans cette vue, a voulu jeter dans les têtes ardentes du Midi le ferment des crimes dont on avait besoin, a failli en jugement comme en politique, et forfait à l'humanité comme à l'honneur.

» Les premiers cris qui se firent entendre furent des cris de liberté. *Nouestre bouen Rey es arriva, vivo la liberta!* (1) Tel fut le chant inaugural de la révolution de 1814, en Provence. Le *vive Henri IV* y fut importé de Paris. Les droits-réunis et la conscription avaient été les deux plus grands enne-

(1) Notre bon Roi est arrivé; vive la liberté!

mis de Napoléon. C'était dans le Midi que, par l'abus de ces deux institutions, il avait excité le plus de ressentiment; soit qu'elles y parussent plus dissemblables aux méthodes anciennement employées dans le pays pour lever de l'argent et des hommes, soit qu'elles heurtassent davantage le caractère des habitans, lequel est, en général, peu souple, très-impatient des formes vexatoires, et presque antipathique avec la discipline militaire. On ne rencontra jamais dans le monde beaucoup de laquais provençaux : avant la révolution, la Provence ne fournissait guères plus de soldats volontairement engagés que de laquais et serviteurs d'autrui.

» Cette horreur pour le joug militaire, commune à tous les Provençaux,

était accrue chez les Marseillais par une sorte de mal-vouloir, non public, mais privé, contre celui qui avait été entraîné, par son système ou par la force irrésistible des choses, à faire peser ce joug odieux sur la France. La famille Bonaparte avait été vue de trop près à Marseille ; c'était dans un temps où elle ne se doutait guère qu'elle envahirait un jour tant de trônes. Elle paraissait alors plongée dans une atmosphère de sentimens révolutionnaires, dont la mode commençait à passer. La calomnie, qui semble attendre au passage toutes les grandeurs humaines pour leur jeter de la boue, avait depuis souillé de quelques inventions la mémoire de ces premiers temps où fut accueillie sur la terre de France une famille dont le monde a tant parlé. Malheureusement ces inven-

tions étaient plaisantes ; elles réussirent auprès d'un peuple railleur et passablement dédaigneux. A l'éclat de la prospérité présente, on se fesait un malin plaisir d'opposer les souvenirs de la situation ancienne, tels du moins qu'ils avaient été progressivement arrangés. Dans les jours de triomphe, chez les Romains, un esclave marchait à côté du héros, pour lui dire des injures et lui rappeler qu'il n'était qu'un homme, en dépit de cet enthousiasme public qui l'élevait presqu'au rang des dieux. Les Marseillais, sans avoir l'esprit servile, s'étaient quelquefois chargés d'un rôle analogue.

» On cassa, un soir, les vîtres d'une maison que la mère de Bonaparte occupait. C'était, je crois, dans le temps

que venait de paraître une proclamation tant soit peu menaçante, et qui annonçait des vues trop bien portées depuis à exécution. La cité entière n'était pas responsable de pareils torts ; et Napoléon, au faîte de la gloire et des grandeurs, lui qui surtout ne passe pas pour avoir de la rancune, aurait dû ne se venger que par le plus profond oubli. Il paraîtrait que l'image de Marseille, de cette population trop ouvertement railleuse et s'émouvant par habitude ancienne aux idées de liberté et d'égalité qu'il voulait décidément proscrire, le persécutait quelquefois. On l'avait entendu parler des Provençaux, et surtout des Marseillais, avec mépris. Ils n'avaient pourtant pas plus de tort que les Corses, qui tous voulaient être ses parens, pour avoir des places, mais dont

un fort petit nombre reconnaissait franchement son incontestable mérite, et n'attribuait pas tous ses succès à la fortune. En refusant d'abord d'admettre, puis en fesant un accueil peu gracieux, et qui tenait même de l'insulte, à une députation du commerce de Marseille, qu'on vit courir après lui de Paris à Turin, et de Turin à Gênes, il s'aliéna toujours plus les esprits dans une ville qui doit au commerce toutes ses prospérités, toute sa vie. Et, quand Gênes entra sous la domination française, Marseille se vit tout-à-fait et à toujours sacrifiée, anéantie.

» Tandis qu'il caressait les peuples nouvellement incorporés à l'empire, et que certaines portions de l'ancienne France étaient devenues l'objet d'une

attache particulière, la fille des Phocéens, l'aînée de nos villes était traitée à peu près comme un monument antique, dont on se plairait à multiplier les ruines, pour avoir ensuite la satisfaction de les contempler. Aussi est-il vrai de dire que l'herbe commençait à croître dans les rues de Marseille, et que ses plus élégantes maisons, telles que les somptueux édifices de Palmyre, encore subsistans, n'auraient plus offert bientôt que de l'ombre, sans aucune ressource contre la faim.

» Sans doute, Napoléon n'était pas entièrement responsable des maux qui naissaient de la guerre maritime; mais il répondait à une ville française des faveurs prodiguées plus ou moins arbitrairement par lui à d'autres villes; et

quand d'immenses trésors allaient se fondre en Italie et dans les rochers de la Corse ingrate, il était douloureux pour Marseille de ne plus jouer que le rôle d'Athènes sous le gouverment turc. Le préfet que Napoléon se plaisait à charger de ses ordres, n'était pas du tout propre, dans leur exécution, à réconcilier les esprits avec l'autorité du jour. Très-habile dans les matières d'administration, ce délégué du pouvoir impérial, après avoir figuré jadis dans les rangs de la Montagne à la Convention nationale, exerçait à Marseille, avec trop peu d'adoucissement et de pudeur civique, les fonctions d'un pacha!

» Disons-le pourtant, cette loi si durement exécutée de la conscription,

arracha plusieurs familles à un progrès journalier d'inanition, à une mort qui paraissait inévitable. Elles trouvèrent, dans l'usage des remplacemens, le dernier morceau de pain qui allait leur manquer. Combien d'enfans généreux se dévouèrent et firent marché de leur vie pour sauver les jours de leurs parens!

» Une maladie épidémique dont l'administration s'efforça de cacher l'existence, fit, en 1813, des ravages considérables. Elle était due à l'extrême misère, ainsi qu'à la nature des alimens avec lesquels plus d'une famille abandonnée cherchait à lutter contre la mort. Pendant des mois entiers on n'a mangé, dans un grand nombre de ménages, que du son pétri et bouilli avec le sang des animaux qu'on recueillait aux abattoirs. Lors

des fêtes données à Marseille, pendant le mois d'octobre 1814, à Monsieur, frère du Roi, on put voir dans la foule l'air de souffrance qu'avaient encore les classes inférieures. Alors, les personnes qui n'avaient pas vu Marseille depuis long-temps purent plus facilement concevoir cette joie délirante que la chute de Napoléon avait causée; alors, dut paraître assez naturelle cette explosion d'allégresse qui avait semblé incroyable dans les tableaux qu'on en fesait; plus tard, en me rappelant ces expressions de l'amour, ou, si l'on veut, de la plus vive espérance, je compris quels pourraient être les emportemens, les retours de la haine; et, quand la nouvelle du funeste débarquement me fut connue, le souvenir de Marseille en 1814 dut me

faire pressentir ce qu'allait devenir cette ville en 1815.

» Dans ce port, si commerçant jadis, affluaient déjà quelques richesses ; déjà ses vaisseaux s'étaient élancés sur toutes les mers ; on ressaisissait en quelque sorte l'existence ; une longue chaîne de prospérités semblait se dérouler aux yeux et s'étendre dans un long avenir ; le monde mercantile croyait que les choses iraient encore mieux qu'autrefois, et rien n'avait annoncé jusqu'alors que cette confiance était une erreur.

» L'ordonnance du Roi portant réglement pour les franchises du port de Marseille étoit arrivée depuis quelques jours. Elle donnait lieu à des discussions, à des interprétations, à des com-

mentaires, à des calculs sans fin, et, quoique ses dispositions principales fussent un peu en-deça des espérances conçues, les Marseillais se montraient en général reconnaissans d'une faveur qui n'était qu'un essai, et qui pouvait un jour devenir plus grande et plus libérale. Tout à coup cette nouvelle terrible : *Bonaparte a débarqué*, se glisse à la bourse, y circule d'abord sourdement, puis se propage avec plus d'éclat et d'intensité; elle acquiert enfin, par la confrontation des diverses lettres que le commerce a reçues, un degré de certitude, véritable arrêt de mort pour une population tout entière qui va retomber dans la guerre maritime et les angoisses de la faim. L'autorité d'abord, puis les feuilles publiques, dirigées par elle, ou qui cherchaient à lui plaire, essayèrent

une de ces consolations d'enfant, que les gouvernemens se permettent quelquefois de présenter aux peuples. Suivant le préfet, il fallait *bénir la providence d'avoir inspiré à l'exilé de l'île d'Elbe cette dernière et folle entreprise.* Le deuxième numéro de l'*Eclaireur Marseillais* commençait ainsi : « Nos vœux sont enfin exaucés ! etc. ; » et, après la bordée d'injures alors obligée, l'*homme de sang de l'île de fer* était venu, disait-on, se livrer lui-même à la vengeance humaine et divine qui le poursuivait, etc., etc., etc.

» Cette fausse espérance, qui cherchait à tromper l'extrême douleur, avait, pour les esprits attentifs et réfléchis, quelque chose de plus désolant encore et de plus sinistre que l'aspect de cette

douleur même. C'est ainsi qu'un malade paraît quelquefois à ceux qui s'intéressent à son sort approcher d'autant plus du terme fatal, qu'il tombe dans des rêveries plus gracieuses, et que son imagination expire par degrés au milieu des idées qui lui furent toujours les plus douces.

» Cependant on a crié aux armes; on a demandé au vieux Masséna la permission d'aller poursuivre et combattre celui qu'on regarde comme l'auteur des maux passés, et dont la soudaine apparition vient de rompre le fil des prospérités présentes.

» Reprocher, comme on l'a fait, au maréchal Masséna de n'avoir pas envoyé sur-le-champ des troupes de ligne

en poste, c'est croire mal-à-propos qu'une telle mesure est d'aussi facile exécution à Marseille qu'elle peut l'être à Paris. Mais on se demande pourquoi le maréchal arrêta jusqu'au 5 mars l'élan des Marseillais ? Probablement il le crut inutile et vain de toutes manières : quelque diligence qu'on pût mettre à s'équiper et à partir, Napoléon n'aurait pas cessé d'avoir plusieurs marches d'avance ; d'ailleurs, la route qu'il avait choisie et qui le mettait tout de suite au cœur du Dauphiné, était la plus courte. Les Marseillais n'auraient pu le joindre que dans le cas où il aurait trouvé quelque résistance avant d'atteindre Grenoble, et, dans la pensée d'un homme qui connaissait un peu l'esprit de la France d'alors, cette résistance n'était point présumable. Quoi qu'il en soit, au reste,

des motifs qui empêchèrent le maréchal d'accéder tout de suite à la demande des Marseillais, son hésitation fit naître contre lui des soupçons que ne devait point dissiper, sans doute, une phrase d'éloge relative au héros d'Essling, dans l'adresse des généraux, officiers et soldats, qui étaient avec Napoléon, aux généraux, officiers et soldats de l'armée. Avec ces funestes soupçons commença une série d'irritations qui ne pouvait amener qu'une déplorable catastrophe.

» Le temps n'était plus où un citoyen, amusant la fureur des conscrits de la campagne qui en voulaient aux jours du préfet Thibaudeau, les entraînait sur ses pas au *boulevart Bonaparte*, et les occupait à renverser, à mutiler un buste déjà condamné à ne plus rester debout,

donnant ainsi à la victime désignée le temps d'échapper aux coups appelés sur elle. Le temps n'était plus où, dans une émeute au sujet d'un droit d'octroi à percevoir sur la vente du poisson, un garde national, montant sur un étal du marché, haranguait une multitude de femmes bouillantes de colère, et les engageait, par amour pour leur bon Roi, à payer une imposition qui devait, disait-il avec adresse, aider à le maintenir sur le trône. Le temps n'était plus où deux à trois mille soldats français, long-temps prisonniers dans les îles Baléares et débarqués au lazaret, nus, exténués de faim, épuisés de misère, trouvèrent aussitôt des vêtemens et une abondante nourriture par les soins des femmes de la halle, qui, se distribuant les quartiers et les rues, allaient de mai-

son en maison réclamer des secours qu'on s'empressa d'accorder. Hélas! cet esprit, en quelque sorte antique, ce patriotisme du bon vieux temps, dont les tableaux retrempent l'âme et la réjouissent, avait disparu ; il ne se trouvait plus de modérateurs, de conciliateurs, mais déjà les instigateurs abondaient.

» A Marseille comme à Paris, le contre-coup de la première chute du trône impérial avait fait sortir de dessous terre une foule de personnages qui se crurent tout à coup des êtres importans, parce qu'ils fesaient beaucoup de bruit, semblables à ces insectes qui éclosent en foule et bourdonnent sans repos ni trève quand l'orage a cessé. Cette classe d'êtres était aussi bigarrée que des papillons,

dont elle avait la légèreté, l'inconséquence ; elle était en même temps irritable comme des guêpes. Là, se remontraient au jour d'antiques clubistes, s'efforçant de faire oublier leurs motions incendiaires d'autrefois par les propos en sens inverse, mais toujours incendiaires, qu'ils croyaient convenir le mieux aux circonstances nouvelles ; là, survenaient de prétendues victimes du despotisme impérial, qui n'avaient dû leur disgrâce, quand toutefois elle était bien réelle, qu'à leur impéritie ou à leur mauvaise conduite ; là, des émigrés voulaient avoir souffert, pour la cause royale, des maux qu'ils avaient simplement rencontrés dans la mêlée des factions populaires ; là, des *doublures* de noblesse, se levant sur leurs talons et dressant un front superbe, étincelant,

où la fausseté de leurs prétentions se montrait tout entière, portaient d'autant plus haut leurs espérances, qu'il y avait dans leur zèle toute l'ardeur d'un jet nouveau; là, des hommes que Napoléon avait choisis à dessein dans les hautes classes, pour en faire les agens avilis de son despotisme, cherchaient à surpasser, par les excès d'une haine factice, les précédentes exagérations d'une bassesse qui leur était naturelle. Je ne parle point de cette tourbe pétulante et mobile de petits marchands et d'ouvriers, de cette multitude d'hommes gagnant salaires, qui, par spéculation, savent si bien prendre la couleur à la mode, et qui, une fois lancés dans l'arène, s'acharnent d'autant plus à jouer le rôle adopté par eux, qu'ils se livrent à des jalousies de métier tout en se donnant

les airs d'avoir et de soutenir une opinion politique ; mais je dois montrer, au milieu de toute cette masse agitée de mouvemens convulsifs, ces agens d'une autre époque qu'on avait vu, en se fesant fort d'embaucher des soldats, n'enrôler que des assassins, et qui maintenant, par les nouveaux services qu'ils cherchaient à rendre, songeaient à faire en sorte qu'on ne leur demandât point compte des deniers reçus jadis et si mal employés ; je ne dois pas oublier non plus ces autres agens, plus récemment accrédités, qui avaient mission expresse de faire voir aux cabinets de l'Europe, dont l'hésitation était toujours à craindre, que la France n'était pas si indifférente qu'elle avait pu d'abord le paraître, à ce retour d'une dynastie, dont on ne voulait accepter que les personnes

en répudiant les choses, et de faire entendre du moins que le Midi était là avec ses passions, pour emporter les regrets et les calculs des autres provinces du royaume.

» Au milieu de tous ces entraînemens naturels et de toutes ces fureurs simulées, l'homme de sens était bien à plaindre. Heureux qui pouvait alors se contenter de gémir en secret sur les maux que laissait entrevoir l'avenir! mais malheur à qui montrait quelqu'appréhension quand on venait énumérer devant lui avec complaisance tant de milliers de bataillons, tant de rois qui n'en voulaient qu'à un seul homme, à un seul homme, et pas davantage! Malheur à qui redoutait des représailles européennes plus encore qu'il n'attendait un secours!

La passion politique est subtile et combinatrice ; les partis faibles, surtout, sont aussi prompts à se créer des auxiliaires au loin et des ressources dans l'avenir, qu'ils sont ingénieux à se figurer des dangers prochains et des ennemis à leur porte. Aussi put-on voir alors s'introduire dans le monde une catégorie de crimes jusqu'alors inconnus. Ce fut un crime, par exemple, de sourire quand certains hommes se disaient forts, et très-forts, dans le temps qu'ils étaient d'autant plus criards, qu'ils se sentaient plus faibles. Ce fut un crime d'avoir prévu que Napoléon arriverait à Paris, et qu'on ne brûlerait pas une amorce contre lui ; comme si prévoir c'était désirer ; comme si le malheureux qu'on a recommandé au poignard d'un *Trestaillon* ou d'un *Pointu*, désire de

mourir à cause qu'il tient déjà sa mort pour certaine. Ce fut un crime de mettre en doute la nouvelle la plus ridicule, que ses plus ardens propagateurs étaient bientôt contraints eux-mêmes de lâcher. Ce fut un crime de soupçonner la bonne foi de Carthage. Ce fut un crime de souhaiter que l'étranger ne se mêlât point de nos affaires. Ce fut un crime d'émettre le vœu qu'on sauvât d'abord la patrie menacée par les ennemis du dehors, sauf à défendre ensuite la liberté contre qui de droit ; crime de fort bonnes gens, comme vous voyez. Tous ceux qui se rendaient coupables, à quelque degré que ce fût, des crimes que je mentionne, étaient frappés de la dénomination générale de *castagniés*.

» On n'avait d'abord lancé ce bi-

zarre anathème, dont la grande quantité de châtaignes qu'on mange en Corse avait donné l'idée, que sur les partisans déclarés de Napoléon ; bientôt il atteignit tous ceux dont les pensées indépendantes se trouvaient en désaccord, fût-ce le plus légèrement, le plus innocemment du monde, avec les pensées absolues et despotiques du jour.

» Je le répète ; elle était bien difficile, à cette époque, autant difficile même que pendant la *terreur*, la position des hommes raisonnables, des citoyens sages, des cœurs désintéressés, des esprits modérés.

» Une aristocratie s'était introduite, telle à peu près que s'obstinent à la rêver certains ambitieux, toujours déçus

dans leurs coupables espérances, auxquelles ils tiennent toujours. Quelques hommes, remarquables par leurs richesses bien plus que par aucun mérite, gouvernaient la tourbe des prolétaires, et lui communiquaient chaque jour les divers mouvemens d'oscillation jugés nécessaires pour la tenir en haleine.

» C'était dans les petites villes surtout que ces tentatives d'oligarchie étaient moins déguisées. Le haut prix auquel la paix avait élevé momentanément les denrées du pays était le mobile de ceux des oligarques qui ne pouvaient exhiber des pancartes de noblesse, ou en supposer qui fussent adirées; mobile aussi naturel que tant d'autres, et qu'on ne blâmerait point, si ces individus, pour la plupart sots et couards, n'a-

vaient plus d'une fois, par des allocutions indiscrètes et par d'injustes appellations, exposé aux fureurs d'une populace égarée, des hommes capables de sentimens généreux, et dont le cœur palpitait d'effroi, non par la prévision d'une baisse dans le prix des vins et des huiles, mais à l'aspect des maux sans nombre dont la patrie était menacée.

» Si telles étaient les irritations survenues entre les habitans, combien plus terribles durent être les préventions, le mal-vouloir, que l'état des choses rendait inévitables entre le menu peuple et les soldats ! Dès avant le 1er mars, des plaisanteries soldatesques avaient franchi l'enceinte des corps-de-garde. Dans les fêtes publiques, des marques partielles de mécontentement avaient con-

trasté d'une manière choquante avec l'allégresse générale. D'un autre côté, quand il fut question de lever des hommes pour l'armée royale qui cherchait à s'organiser sous les murs de Nîmes, des citoyens, des femmes, des prêtres même, par un zèle fort louable sans doute dans la circonstance, mais que les chefs militaires pouvaient tout autrement qualifier, songèrent à gagner des soldats, à les faire passer, non point sous d'autres drapeaux, les trois couleurs ne flottaient pas encore à Marseille, mais sous d'autres commandemens.

» Toutefois, la formation des compagnies franches enleva une notable portion de ces têtes ardentes qui, à chaque instant, menaçaient des plus grands désordres. Dans ces compagnies,

avec des hommes sincèrement dévoués à leur prince, avec d'autres individus que l'espoir de parvenir y appela, se jetèrent un trop grand nombre de vagabonds, auxquels la Provence a dû par la suite une partie des sanglans excès dont elle fut épouvantée.

» Pourquoi les Marseillais n'aperçurent-ils pas cette pente irrésistible sur laquelle la France presqu'entière et l'armée surtout, se trouvaient placées? La résolution des puissances une fois connue, qu'avait-on de mieux à faire que d'attendre un meilleur sort? Pourquoi ne pas comprendre qu'il est des temps de résignation où il faut prêter l'oreille au bruit que fait la marche des choses, et se défier de ces agitateurs qui planent au milieu des orages populaires,

comme les oiseaux de proie au-dessus des champs de bataille. Des hommes qui n'avaient jamais eu pour génie que l'outrecuidance, et, pour moyen d'exécution, que l'intrigue, vinrent travailler les esprits. Mais ne devait-on pas se tenir à l'écart de tous ces boute-feux, qui cherchaient à faire naître la guerre civile, la guerre civile qui, honorable quelquefois, devient, quand elle décime comme à plaisir les citoyens en présence de l'étranger, le plus scandaleux spectacle que puisse présenter un peuple en délire?

» Oh! qu'elles étaient bien mieux inspirées ces âmes religieuses qui, tous les soirs, accouraient dans les temples à l'heure où des prières ferventes appelaient, depuis le 5 mars, le bras du

Tout-Puissant au secours de la Patrie! Si jamais la religion m'a paru grande, si jamais les supplications de l'infortune qui n'a plus que Dieu pour appui, m'ont ému, c'est dans ces réunions solennelles, toutes les fois du moins que des prédicateurs, plus ambitieux qu'éloquens, ne les rendaient pas bruyamment politiques, au lieu de les laisser décentes et religieuses, et ne s'efforçaient pas d'allumer la fureur des fidèles, bien plus qu'ils n'imploraient la miséricorde céleste. A ce concert de voix gémissantes, où l'on croyait distinguer les pleurs des épouses et des mères, à ce recueillement profond qui marquait trop bien la consternation et le deuil, l'âme se trouvait jetée dans une indicible anxiété. Elle n'éprouvait quelque soulagement que par un reste d'espoir, de cet espoir qu'on

rencontre quelquefois, en le cherchant au milieu de la multitude; espoir toujours bien faible, qui s'évanouissait au sortir de l'enceinte sacrée! Alors nous redevenions d'autant plus malheureux, que les illusions de la foule gardaient moins de prise sur notre pensée, et qu'en ce temps-là, paraître dénué d'illusions, c'était, comme je l'ai déjà dit, paraître désirer, appeler, préparer le mal même qu'on redoutait le plus.

» Cependant la troupe marseillaise, envoyée à la poursuite de Napoléon, avait été maltraitée, en retournant dans ses foyers, par les paysans dauphinois, qui la rendirent responsable des dégâts et des excès commis par les vagabonds qu'on avait reçus dans les compagnies franches. Une expédition contre la pe-

tite ville de Château-Renard qui, de bonne heure, s'était parée des trois couleurs, avait amené un autre dépit, une autre honte.

» Blessés des témoignages de la haine, plus encore que des coups de pierre dont on les avait assaillis, indignés des marches et contremarches dont on les avait fatigués dans cette inutile campagne, ainsi que de l'abandon successif des troupes de ligne auxquelles on les avait joints, les Marseillais apportèrent dans leur cité de nouvelles douleurs, des irritations nouvelles.

» Les autorités, quelques jours après, et ensuite la garde nationale, pour éviter les malheurs qui menaçaient Marseille, avaient formellement reconnu le

pouvoir ressaisi par Napoléon ; mais le peuple ne reconnut jamais ce pouvoir, et continua de s'en jouer. M. Rœderer, envoyé en mission extraordinaire dans le Midi, employa vainement les plus adroites ressources de l'éloquence, les insinuations les plus sages d'un esprit modéré qui comprend les misères présentes et cherche à écarter les maux à venir; sa proclamation n'eut pas plus de lecteurs que tous les autres actes du gouvernement des cent jours. Ne pas vouloir de Napoléon et de son système, modifié ou non, c'était un parti pris.

» J'ai essayé de montrer la situation des esprits jusqu'au 12 avril. C'était chose impossible que le retour de l'île d'Elbe parût jamais aux habitans de Marseille un événement heureux ; mais

ce ne l'était pas que des mesures adroites leur suggérassent enfin ce sentiment de résignation , trop souvent unique philosophie qui reste à l'usage des peuples. Le choix des agens du pouvoir allait surtout faire pressentir s'il fallait, ou non, s'attendre aux plus grands malheurs. Sans doute des hommes tels que M. Frochot étaient capables de calmer les exaspérations existantes. Le général Mouton-Duvernet, qui ne fit que passer, montra quelque expérience dans l'art de concilier les esprits, de rapprocher les opinions dissidentes. Mais pourquoi envoyer M. Lecointe-Puyraveau, en qualité de commissaire-général de police ? Certes, la conduite de ce magistrat ne manqua point de prudence et de mesure; mais les souvenirs d'une précédente administration dans les pre-

mières années du consulat, jetaient sur la réserve actuelle je ne sais quoi de discordant et de sinistre qui saisissait involontairement la pensée. Le choix du maréchal Brune pour remplacer Masséna dans le commandement de la 8e. division militaire ne fut pas heureux non plus. S'il dut sa nomination à une ancienne disgrâce, cette marque de magnanimité ne toucha guères les habitans de Marseille. M. Frochot avait été disgracié aussi ; mais les motifs qu'on attribuait à l'une et à l'autre défaveur étaient d'un ordre différent. D'ailleurs, le maréchal Brune se présentait comme un agent plus immédiat du despotisme militaire. Il vint signifier les exigences du pouvoir avec des bayonnettes ; on lui opposa l'arme de l'opinion. Cette arme avait été forgée par la calomnie, il est

vrai, mais aucun démenti solennel n'avait été donné à l'assertion infâme de l'anglais Goldsmith, dont le livre était fort répandu dans le Midi.

» Cependant il aurait pu se faire encore que le maréchal Brune parvînt à dissiper, en partie, ces fatales préventions qui s'élevaient contre lui. Il aurait fallu pour cela qu'on pût voir en sa personne ces qualités éclatantes auxquelles le peuple, dans tout pays, reconnaît l'homme qui est propre à lui commander. Mais, soit qu'il ne s'aveuglât point sur sa fausse position, et que son embarras provînt du regret de l'avoir acceptée, soit que la nature ne lui eût pas accordé cette fermeté de l'action publique, cette audace de la parole si nécessaires à l'homme qui veut se faire obéir par la

multitude, le maréchal Brune n'obtint, dans l'esprit du peuple, aucune considération. L'obligation imposée aux citoyens de verser dans les coffres de celui qu'ils appelaient l'*usurpateur*, les sommes souscrites pour l'armée royaliste du Midi, attira d'abord au maréchal Brune l'animadversion des contribuables. Il y eut même une réquisition de marchandises qui, enlevées de Marseille, furent revendues à vil prix dans Toulon.

» Mais ressaisissons la chaîne des événemens, et tâchons de suivre l'exaspération toujours croissante des esprits. Le 12 avril au matin, on annonce une avant-garde de troupes envoyées de Toulon pour faire arborer le drapeau tricolore. Cette avant-garde arrive, le laurier aux schakos; elle entre dans la

ville au pas de charge et l'arme au bras. Ce laurier, ce pas de charge, cette arme au bras, étaient au fond, pour les Marseillais, autant d'insultes. Une rixe allait s'engager; mais le laurier fut renvoyé aux frontières, le pas de charge discontinua, et un exprès fut détaché par le colonel pour engager le reste des troupes à ne se permettre aucune provocation.

» Des officiers à demi-solde vinrent, peu de jours après, se former en bataillon à Marseille. Pourquoi mettre ainsi en contact des intérêts si fortement opposés, des façons de voir, des opinions si tranchées? Ne dirait-on pas qu'on voulait à toute force amener une explosion? Le peuple vit avec horreur ces militaires qui attendaient leur bien-être particu-

lier de ce qui fesait son malheur ; les militaires, à leur tour, durent devenir les ennemis de ce peuple qui ne savait point déguiser sa haine.

» Après un repas de corps donné par les officiers à demi-solde à l'état-major de la garnison, quelques-uns d'entr'eux voulurent forcer un vieillard de quatre-vingts ans à crier *vive l'Empereur !* Ce vieillard refuse, on insiste ; il refuse encore, et tombe frappé de coups. La populace s'élance à son secours. On tire le sabre pour l'écarter. Un coup de feu même se fait entendre. La générale bat, la garde nationale prend les armes et fait cesser le désordre ; aucun militaire ne périt.

» Le lendemain, avant le jour, les

avenues de la ville sont gardées par la troupe, les canons sont braqués sur la place publique : on désarme ensuite la garde nationale existante, on l'organise de nouveau, mais réduite à douze cents hommes. Alors de ridicules persécutions commencent. La cocarde et le drapeau tricolores, le salut à rendre au buste de Napoléon servent de prétexte à de misérables agressions, plus faites pour des écoliers tapageurs que pour des soldats. On s'occupe de processions, de promenades civiques qui n'auraient paru que burlesques, si les lames luisantes des sabres n'y eussent tenu lieu de cierges; et, dans ces processions, des mameloucks, des bourgeois buonapartistes et des officiers se fesaient un plaisir, par leurs cris et par leurs gestes, d'inspirer la terreur aux femmes et d'insulter aux

plus pacifiques citoyens. Alors on brise les glaces des cafés où se réunissent des royalistes ; alors on fait la guerre aux vitres des croisées rebelles où ne flotte point le drapeau tricolore. De bonne foi, que voulait-on avec toutes ces momeries, ces fanfaronnades indignes de la gravité militaire, avec toutes ces méprisables voies de fait qu'il faut laisser à la populace ivre ?

» Mais ce n'était pas tout ; le sang avait coulé. J'ai parlé des violences exercées sur un vieillard dans la rue d'Aix ; un tambour de la garde nationale eut le poignet coupé d'un coup de sabre donné par un soldat ; un jardinier, à la suite, il est vrai, de provocations réitérées de sa part, et pour des querelles à propos de femmes, fut nuitamment égorgé par

des mameloucks. Ces meurtres et deux autres qui ne sont pas aussi bien constatés pesaient sur la tête des militaires et des buonapartistes. D'autre part, un officier, rentrant le soir au fort *St.-Jean*, avait eu la tête écrasée d'une pierre qu'on fit tomber sur lui.

» Qu'on se représente des militaires ayant derrière eux le pouvoir du jour qui les pousse, et en leur présence des habitans rebelles à ce pouvoir ; qu'on voie ici les bayonnettes, et là, toutes les marques, tous les actes de résistance qui restent à la portée du peuple ; proclamations de l'autorité aussitôt déchirées, ou couvertes d'ordure et de boue, menaces d'insurrection sur tous les visages, dans toutes les paroles, dans tous les gestes. D'un côté, les Marseillais se mon-

traient fortement unis ; les paysans se tenaient toujours prêts à voler au secours de la ville ; les porte-faix, très-nombreux et retombés dans la plus profonde misère, faute de travail, ne quittaient pas leur attitude hostile, et leurs barres, qui n'étaient que de bois, produisaient plus d'effet entre leurs mains vigoureuses que les piques de la révolution. D'un autre côté, ces soldats long-temps campés au milieu de la ville, ces canons braqués sur les citoyens, ces travaux commencés au fort *Saint-Nicolas*, bâti par Louis XIV pour tenir en bride les habitans, et dont la partie qui menaçait la ville avait été détruite par eux en 1790, ces insultans travaux, qui avaient donné lieu au bruit répandu parmi le peuple qu'on préparait dans ce fort un grand nombre de guillotines pour les

royalistes, toutes ces mesures, tout cet appareil de force pouvait tourner contre les agens mêmes du despotisme, si le despotisme cessait d'être heureux, ou s'il devenait imprudent. L'une et l'autre chance devait avoir lieu.

» C'était ainsi qu'en des jours de fatalité, une cité d'où approchait toujours plus la misère, la misère d'autant plus menaçante qu'on l'avait déjà connue, était froissée par des agitations en sens inverse. Plus d'une fois, le mot de pillage était échappé aux soldats, et cette idée d'un pillage prochain s'était si bien répandue que depuis quelque temps accouraient à Marseille quantité de vagabonds prêts à partager les dépouilles de cette ville au premier signal que donnerait la soldatesque.

» Cependant les deux plus grands ennemis de Napoléon, la conscription et les droits-réunis, agissaient de nouveau contre lui et avec plus de force que jamais, non-seulement à Marseille, mais dans le reste de la Provence. Une modification avait été apportée à la perception auparavant beaucoup plus dure du droit sur les vins ; on n'en sut aucun gré, parce qu'elle était impraticable dans ces contrées : mais la conscription de terre et de mer avait reparu avec toutes ses horreurs et la haine contre les agens et les partisans de l'autorité avait acquis une violence terrible. Les montagnes des environs s'étaient couvertes de conscrits réfractaires ; là se trouvaient aussi une partie des volontaires royaux, ainsi que la plupart des soldats qui avaient formé les compagnies franches.

Ces derniers avaient conservé leurs armes.

» La victoire du 16 juin vint remettre les bons citoyens dans cette situation perplexe dont les hommes, emportés par l'esprit de parti n'ont pu se faire l'idée. Fallait-il se réjouir des succès de notre armée? fallait-il les craindre? Les partisans fanatiques de Napoléon s'en réjouirent avec éclat, et se placèrent ainsi dans une plus haute évidence.

» Mais, à ce premier avantage, avait succédé un effroyable désastre dont le général Verdier, qui commandait alors à Marseille, avait probablement déjà reçu la nouvelle, lorsque le 24 au soir, il fit annoncer, au cercle des Phocéens, que l'empereur était entré dans Bruxel-

les. Ce faux bruit aurait eu quelque motif raisonnable, si le général Verdier avait fait retirer pendant la nuit, à Toulon, la garnison de Marseille réduite, par le besoin de l'armée d'observation du Var, à douze ou quinze cents hommes. Il aurait dû prévoir que l'impression toute récente des vexations qui avaient eu lieu, pouvait, d'un instant à l'autre, compromettre ces soldats. Si l'état encore incertain de la France ne l'autorisait point à prendre cette précaution, il aurait fallu du moins que, pour assurer le maintien de l'ordre, il se concertât avec le maire de Marseille, M. Raymond, le seul homme digne de considération parmi tant d'individus qui, à cette époque, apparurent sur la scène; il n'en fit rien, et, sans préparation aucune, le 25 juin, il vint sur la

place publique annoncer le malheur de Waterloo à toutes les haines, à toutes les fureurs qui, depuis si long-temps, étaient en présence. Un moment, il put se féliciter d'avoir compté, en fesant cette démarche, sur la modération dont il avait donné quelques preuves, quand tout-à-coup un citoyen, un docteur en médecine, l'interrompant, se met à crier *vive le Roi!* A ce cri succèdent spontanément mille cris, et la révolution est faite. Et cette révolution a lieu par un peuple désarmé, devant des militaires en armes qui se pressent un peu trop de le traiter en rebelle, parce qu'il retourne avec la promptitude de la pensée sous un gouvernement qui s'était identifié avec la prospérité renaissante du commerce, et que le cœur n'avait point répudié.

» Le général est obligé de crier lui-même : *vive le Roi !* Il fait enlever d'un café le buste de Napoléon qu'il abandonne au peuple. Des soldats s'élancent pour reprendre ce buste ; une lutte s'engage. Il passe pour constant qu'alors des militaires français firent feu sur une multitude sans armes qui prit la fuite. C'était un dimanche. La plus grande partie des gardes nationaux était à la campagne. Ceux qui étaient restés à la ville, s'arment aussitôt ; les plus fougueux, les plus déterminés, les plus irascibles échangent des coups de fusil avec les officiers à demi-solde ; d'autres, en plus grand nombre, se hâtent de remplacer la troupe de ligne dans les différens postes. Tous les officiers et soldats qui purent atteindre un corps-de-garde occupé par la garde nationale y trouvèrent

un asile inviolable, les autres furent exposés à des représailles.

» Indépendamment des causes que j'ai indiquées, ce qui contribua le plus aux malheurs de cette journée, ce fut l'espèce d'égarement et de rage que montrèrent d'abord les militaires, en voyant l'effet produit par la proclamation du général Verdier, et l'extrême joie qui avait répondu à la nouvelle d'un grand désastre. Cet égarement, cette rage furent tels, que dix gardes nationaux qui escortaient au fort *Saint-Jean* quelques soldats soustraits à la vengeance du peuple, reçurent, du fort même où ils les amenaient en lieu de salut, une décharge de mousqueterie, qui blessa trois hommes, et alla fracasser la mâchoire à un garde de la *santé publi-*

que, assistant à la déclaration d'un vaisseau récemment arrivé dans le port.

» Il fut enfin convenu que les troupes évacueraient Marseille, et se rendraient à Toulon. En effet, s'étant réunies hors de la porte d'Aix, tandis qu'elles auraient pu choisir la porte de Rome, elles y bivouaquèrent une partie de la nuit, et se mirent en marche à deux heures du matin.

» Les événemens de la veille pourraient être considérés jusqu'à un certain point comme un engagement hostile, comme un combat qu'une infinité de circonstances avaient rendu inévitable ; ici l'on peut s'occuper à chercher si quelque main bien invisible, bien discrète, que les mobiles mêmes, tout en étant poussés par elle, n'auraient

point connue, ce qui est tout-à-fait dans la manière des peuples extrêmement civilisés, n'aurait pas apprêté d'avance, aiguisé, assorti des instrumens de terreur, abandonnés ensuite à leur action propre, immanquable. Des paysans embusqués derrière les murailles qui forment la clôture des propriétés rurales, un certain nombre même de gardes nationaux, accourant sur les derrières de la troupe, exercèrent contre elle une dernière et abominable vengeance. Ces paysans, parmi lesquels se trouvaient en partie les soldats des compagnies franches, entrèrent avec le jour dans la ville où déjà se disposait au meurtre et au pillage cette foule de vagabonds que les premiers désordres avaient attirés, comme je l'ai dit. Il faut y joindre des Génois, des pendeurs de 1792, quelques

véritables fanatiques et un petit nombre de meneurs, qui peut-être ne furent point salariés pour cette journée, mais qu'on a scandaleusement caressés depuis.

» Quelques hommes de 93, s'avisant trop tard de se faire royalistes, crurent échapper aux poignards en se mêlant à la populace ; ils furent reconnus et massacrés par d'anciens compagnons, depuis plus long-temps enrôlés sous la couleur nouvelle. Plusieurs Egyptiens ou *Mameloucks*, périrent ; on les accusait, avec fondement pour quelques-uns, d'avoir servi de guides et d'espions aux soldats ; mais on viola envers eux le droit de l'hospitalité que respectent les peuples les plus barbares, et on voulut qu'ils fussent tous responsables de la

mort du jardinier. Les agens de police furent surtout exposés à la vengeance des conscrits et des matelots ; c'est même sur un d'entr'eux que l'on commença les massacres du 26 juin. Plusieurs maisons furent saccagées ; des Génois tentèrent de se jeter sur les caisses publiques ; la garde nationale réprima leur rapacité. Il paraît même que cette tentative de la part de brigands étrangers, dont les nationaux ne voulaient point, contribua pour quelque chose à faire finir plutôt cet épouvantable désordre. Presque toutes les victimes avaient été prises dans les classes inférieures, excepté pourtant l'avocat Anglès, citoyen aussi distingué par ses lumières que par ses vertus. On pense généralement qu'une haine particulière, une rivalité

misérable dirigea les coups sous lesquels il succomba.

» Les massacres avaient commencé avec le jour ; à deux heures après midi les bourreaux s'arrêtèrent. On crut s'apercevoir qu'ils étaient tout surpris de l'effroi qui commençait à régner autour d'eux ; ils s'attendaient à de plus longs applaudissemens. Des tombereaux, surmontés d'un drapeau blanc, du drapeau sans tache, et dont l'approche était annoncée par une sonnette, vinrent ramasser les victimes éparses, et des cris, qui avaient marqué tant de fois l'allégresse et l'espoir des bons citoyens, proférés en ce moment par des voix criminelles, ne trouvèrent que peu d'échos. On dit cependant que le lendemain de belles dames, tout agitées encore des fureurs de la

veille, ayant paru à leurs fenêtres, d'où s'offrit à leurs regards, dans la rue, une victime oubliée, descendirent, se prirent par la main et dansèrent en rond autour du cadavre sanglant.

» Ainsi, en 1815, fut définitivement balancé, avec 1793, le compte des horreurs. Les massacres qui avaient eu lieu dans quelques prisons, en 1795, les assassinats commis par les compagnies de Jésus, ne présentaient sans doute encore qu'un solde imparfait. Alors, il n'eurent plus aucun reproche à faire aux massacreurs de septembre, ceux qui, sans applaudir ouvertement à d'exécrables scènes, s'en réjouissaient au fond du cœur, les regardant comme un moyen d'épouvante contre les citoyens dont le patriotisme et les lumières pouvaient

s'opposer à l'œuvre de ténèbres qu'on espérait consommer bientôt ; alors, ils crurent avoir fait un pas de plus vers le terme, ceux qui nourrissaient la sacrilége pensée que le monarque, à son retour, se résignerait, pour leur plaire, à régner sans constitution.

» Quelques hommes pourtant recueillirent, de ces affreuses journées, plus que des espérances. Les notaires eurent à passer un grand nombre d'actes de désistement relatifs à des biens d'émigrés.

» Pour qu'il ne manquât aux égorgeurs de Marseille aucun trait de ressemblance avec les septembriseurs de Paris, une espèce de tribunal s'était érigé à la porte d'un café du Cours.

Mais ce tribunal ne pouvait condamner que les malheureux saisis dans le voisinage ; ailleurs, les exécutions n'avaient pas besoin d'arrêt qui les précédât, les bourreaux allaient tout seuls. Dans la pensée de Danton et de ses adhérens, les massacres de septembre avaient eu pour but d'effrayer les ennemis de l'intérieur, et d'empêcher toute jonction avec les ennemis du dehors. Ici paraît avoir dominé une pensée analogue. On avait conseillé à Napoléon de réprimer, par *la terreur*, l'opposition du Midi ; il ne compta, pour la réduire, que sur une grande victoire. Cette victoire, ceux qui ne voulaient plus de lui la craignaient. On cherchait à compromettre gravement des populations qu'on aurait pu faire marcher ensuite contre ses légions de nouveau victorieuses ; avec la

Vendée et le Midi, on espérait lui susciter des embarras qui auraient donné le temps aux étrangers de se réunir et de l'écraser une dernière fois.

» Tout porte à croire que la pensée confuse encore, mais pourtant vivante, de ces massacres, les a précédés. On a vu des listes de proscription dans les mains des meneurs. Depuis plus d'un mois, des renseignemens étaient demandés dans les communes voisines sur la demeure et sur l'opinon actuelle de quelques individus. Une correspondance très-active s'était établie, et ceux qui paraissaient en avoir le secret ne parlèrent long-temps que d'assommer et de pendre. Un bel esprit du temps disait qu'il ne fallait que trois choses en France : le roi, la religion et la roue.

Ainsi, en consentant à croire que ces meurtres ne furent point explicitement commandés, il est hors de doute qu'une pensée inspiratrice, un souffle excitateur, de quelque part qu'il soit venu, les fit surgir au milieu des troubles.

» Mais, dans l'impossibilité de découvrir si la préméditation fut entière chez quelques hommes, je dois me borner à vous faire connaître les circonstances fatales qui favorisèrent cette horrible éruption de crimes. Après le départ des troupes, aucun chef militaire n'était resté à Marseille. La garde nationale avait été réduite, comme je l'ai dit, à douze cents hommes. La plupart des gardes nationaux étaient à la campagne, car c'était un dimanche. L'uniforme national avait été jusqu'alors en possession

d'inspirer du respect à la populace ; mais la veille, quelques hommes s'étaient montrés avec cet uniforme parmi les assassins des officiers à demi-solde, et cette circonstance fesait perdre, à ceux qui étaient réellement dignes de s'en revêtir, une partie de leurs avantages. Ce n'était plus, au reste, la populace qu'il s'agissait de contenir, d'arrêter ; c'était des hommes portant des armes, et dont la plupart en avaient l'habitude. M. Frochot avait abdiqué ses fonctions. Il fut respecté, on le remercia même publiquement pour sa conduite pacifique, pour l'esprit de conciliation qu'il avait montré ; mais il n'aurait pas été obéi. L'ancien préfet, M. d'Albertas, était absent. Il ne put qu'envoyer une proclamation sage, mais tardive. La police avait été mise d'abord dans l'im-

puissance d'agir par le meurtre de plusieurs de ses agens. D'ailleurs, aucune des autorités qui procédaient immédiatement de Napoléon n'aurait été en mesure d'exercer quelque empire à Marseille. Tout le poids des affaires, dans cette épouvantable crise, tombait sur le maire. Ce magistrat se voyait entouré de l'estime générale; mais, sans police ni force armée, il était réduit à compromettre la voix de la vertu au milieu des clameurs et même des plaisanteries atroces du crime enivré de ses succès.

» Un homme, qu'on avait chargé de recevoir les déclarations qui devaient constater légalement les décès, m'a dit que le nombre des victimes s'est élevé à cent vingt-trois pour les deux journées; mais

je crois que toutes n'ont pas été comptées, et surtout dans la campagne.

» Cependant une autorité nouvelle s'élevait, et se disait investie du pouvoir par la force des circonstances, engageant tous les hommes qui devaient, d'après les lois existantes, faire partie de la garde nationale, à prendre les armes, promettant des chefs expérimentés, et annonçant que la Provence et le Midi deviendraient, s'il le fallait, une nouvelle Vendée. Rien, dans sa proclamation, ne laisse entrevoir que le sang coulait dans les rues, lorsqu'on la traçait. Une seconde proclamation, en date du 27 juin, menaça d'une commission militaire ceux qui tenteraient encore de troubler la tranquillité

publique. Ici plusieurs questions se présentent.

» Ce comité royal provisoire avait-il été auparavant constitué par un pouvoir supérieur? Se constitua-t-il de lui-même et par la force des circonstances, comme il l'assura? Dans le premier cas, il était temps, en effet, que sa proclamation du 27 juin parût. Dans le second, son autorité était évidemment usurpée sur celle du préfet nommé par le roi, M. d'Albertas. On pense généralement que M. de Rivière, dans une apparition subite à Marseille, avant le 12 avril, avait organisé ce comité pour donner un centre aux correspondances très-actives qui devaient avoir lieu.

» Cependant la garnison de Marseille

ne fut pas plutôt arrivée à Toulon, que la prudence de ses chefs lui parut une lâcheté. Avoir quitté Marseille, c'était presque avoir cédé le champ de bataille. Un cri de vengeance se fit entendre; un drapeau noir, semé de têtes de mort, fut arboré par les soldats d'un régiment. A ce drapeau, venaient se rallier les autres soldats et les fédérés du Var. Le maréchal Brune, dont le caractère avait paru manquer de fermeté au milieu des agitations de Marseille et parmi des ouvriers et des bourgeois, se montra, pendant la durée de cette effervescence militaire, tel qu'il devait être. Non-seulement, il réprima cet élan vers la guerre civile, mais encore on a lieu de penser, comme vous le verrez bientôt, que la France lui doit, peut-être, la conservation de Toulon.

» La position de Marseille était devenue assez difficile. Le drapeau blanc flottait, il est vrai, dans presque tout le département des Bouches-du-Rhône; dans celui de Vaucluse, la ville de Carpentras l'avait arboré, même avant Marseille ; mais ce n'était point là toute la France. Il n'était pas impossible qu'un dernier appel au courage français vengeât sous les murs de Paris l'affront de Waterloo ; il aurait pu arriver aussi que les généraux, dont les noms se trouvent apposés au bas de la capitulation eussent partagé les dispositions des soldats, et que vingt ans de gloire eussent prévalu sur les intérêts privés et domestiques, auxquels on prétend que la plupart d'entre eux s'arrêtèrent ; la France envahie ne cessait pas d'être redoutable ; la résistance d'un départe-

ment, d'une seule ville, pouvait changer le cours des événemens.

» L'appel aux armes fait par le comité royal provisoire, n'amenait pas, en général, de bons soldats, et les chefs qu'on pouvait leur donner, n'avaient pas une grande illustration.

» Mais on travaillait depuis quelque temps à faire opérer, par les Anglais, une descente en Provence, et le marquis de Rivière, en félicitant le comité royal de ses efforts pour la *cause de Dieu, de notre roi, de notre patrie et de l'humanité*, lui annonçait qu'en même temps que ces *généreux efforts* avaient lieu, le duc d'Angoulême l'avait envoyé près de lord Exmouth, pour arranger avec ce *noble et loyal* amiral une descente *sur* Marseille avec de braves

troupes qui aideraient en alliés et porteraient des armes. Il disait pourtant que Monseigneur aurait désiré qu'on ne se fût engagé à secouer le joug de fer de Buonaparte et *de sa race*, qu'au moment où lui, Charles, marquis de Rivière, aurait pu amener un *franc* appui.

» Dès le 26 juin, une corvette anglaise, ayant vu flotter le drapeau blanc à la Ciotat, prit communication avec la terre, et attendit le retour d'un message qu'on envoya, sur-le-champ, au comité royal. Le 6 juillet, une frégate, une corvette et un brick anglais mouillèrent dans la rade de Marseille On crut, dans le premier moment, que cette petite division avait à bord le duc d'Angoulême : c'était le vicomte de Bruges. Il apportait

aux Marseillais des fusils, des canons, des munitions de guerre. La ville présenta bientôt des dispositions guerrières. De nouvelles compagnies franches furent organisées. Ces compagnies, formées à la hâte, laissaient entrer dans leurs rangs ces vagabonds, qu'une discipline sévère peut seule soumettre, et qui, sous une discipline molle et relâchée, sont tout prêts à devenir des brigands, et les circonstances ne permettaient point une discipline sévère.

» L'ignorance où l'on était des événemens postérieurs à l'organisation du gouvernement provisoire à Paris, augmentait l'inquiétude de tous ceux qui, au milieu d'une foule entraînée, veulent bien s'écarter un moment pour réfléchir. Les courriers étaient interceptés, et déjà

le peuple ne pouvait plus comprendre comment, après avoir arboré avec tant de joie le drapeau blanc, il n'apprenait pas encore le retour du roi dans la capitale.

» Cependant la désertion s'était mise, non pas tout-à-fait dans l'armée du maréchal Brune, mais parmi les marins enrégimentés. Dès les premiers jours, plusieurs des batteries extérieures, et quelques-uns des forts avancés de Toulon s'étaient trouvés sans défenseurs. Presque toute la Provence avait successivement arboré le drapeau blanc. Le drapeau tricolore ne flottait plus que sur les remparts de Toulon, d'Avignon, de Sisteron et d'Antibes, ainsi que sur les clochers de quelques petites communes dont l'essor était plus immédia-

tement comprimé par la présence de l'armée d'observation du Var. Pour assurer ou rétablir ses communications avec le gouvernement provisoire, le maréchal Brune envoyait des troupes sur les diverses routes. Quelques chasseurs s'approchèrent d'Aix, où ils inspirèrent d'assez vives alarmes. Les Marseillais vinrent au secours de cette ville ; il n'y eut aucun engagement.

» Le 10 juillet, M. le marquis de Rivière, avec 4,000 Anglais et 10,000 fusils, arriva à Marseille. Il publia une proclamation fort singulière, et pour laquelle on prétend qu'il emprunta la plume d'un prédicateur. A la suite de beaucoup de choses qu'il promettait, se trouvaient trois grands etc., etc., etc., qui pouvaient donner à penser. Il finis-

sait ainsi : « Nous lui demanderons (à Dieu) secours et assistance, en lui jurant de tout cœur qu'un peuple royaliste doit être et sera bon chrétien. » On aurait pu ne pas s'apercevoir du style peu français de cet agent extraordinaire, si le débarquement des troupes anglaises n'avait eu lieu le 13 juillet au matin. Un journal qu'on publiait alors à Marseille, dit que c'était un spectacle aussi nouveau qu'intéressant de voir la mer couverte de bateaux de transport, remplis de soldats à uniforme rouge, et dont les premiers rayons du soleil fesaient étinceler les armes. Nonobstant ces expressions poétiques ou puériles, on peut dire que le débarquement des Anglais causa plus de surprise que de joie. Tous les bâtimens de cette nation avaient arboré le drapeau blanc ; les

troupes mirent la cocarde blanche sur la noire. La garde nationale, à son tour, crut devoir mettre la noire sur la blanche. On vit avec peine des hommes en habit bourgeois suivre cet exemple. C'était pourtant, à vrai dire, ce que la population comptait de plus niais.

» Le même jour, le bruit se trouva répandu que Marseille allait devenir une ville libre. Les caresses que lord Exmouth prodigua constamment aux Marseillais soutinrent pendant quelque temps ce bruit. On pense bien que l'indépendance de Marseille eût été au profit de l'Angleterre.

» L'entrée du Roi dans Paris ne fut connue à Marseille que le 15 juillet au soir. On y apprit successivement la sou-

mission d'Avignon, de Sisteron et d'Antibes.

» Il est probable que le débarquement des Anglais à Marseille fut une des principales causes qui retardèrent la soumission de Toulon. La présence de ces dangereux insulaires exaspérait l'esprit des troupes et prolongeait leur résistance. Toutes les expéditions sorties de Toulon n'avaient pas eu cependant pour but de faciliter les communications. Il s'était agi plusieurs fois d'impositions à lever sur les communes voisines pour les fortifications et autres besoins de la place. Il paraît même que des fédérés s'étaient mêlés quelquefois aux troupes, ce qui avait augmenté l'irritation que des demandes d'argent à main armée devaient causer.

» Aussitôt après le débarquement, l'amiral lord Exmouth et le général Hudson-Lowe s'étaient hâtés de faire filer des troupes sur Toulon. La garde nationale de Marseille, malgré les caresses des généraux anglais, voulant prévenir les suites possibles d'un tel zèle, envoya, par mer et par terre, de nombreux détachemens pris dans son sein, pour occuper les postes les plus avancés. Les gardes nationales des communes voisines suivirent cet exemple.

» Le 18 juillet, le marquis de Rivière adressa aux Toulonnais une proclamation. Vouloir ainsi que des bourgeois prissent parti avant la troupe, c'était appeler des malheurs dans une ville de guerre; heureusement, s'il y avait obstination d'un côté, il y eut prudence

de l'autre. Les soldats de la faible armée du Var, qui venaient d'entrer dans la place, non plus que ceux de la garnison, ne voulaient pas entendre parler de soumission. Ils ne pouvaient se résoudre au sacrifice de ces couleurs que la victoire avait rendues si éclatantes, et qui leur paraissaient en ce moment les couleurs de l'infortune.

» Tant de noms peu souvent prononcés jusqu'alors, tant d'autorités dont l'origine était ignorée s'étaient succédé en Provence dans l'intervalle d'un mois, que la nécessité d'un nom qui offrît quelque garantie fut, bien qu'un peu tard, reconnue. Le 21 juillet, au soir, l'amiral Gantheaume, portant des paroles de paix, entra dans Toulon. Les officiers-généraux et supérieurs s'em-

pressèrent de se rendre auprès de lui pour lui faire connaître la situation des troupes. Le maréchal Brune vint aussi sur l'invitation qui lui en fut adressée. Après avoir donné connaissance de ses pouvoirs et écouté les rapports qu'on lui fit, l'amiral Gantheaume ordonna, au nom du Roi, que le drapeau blanc fût arboré sans retard sur les forts comme sur les vaisseaux, et que les troupes se décorassent de la cocarde blanche. Le maréchal Brune fit observer qu'il ne pouvait pas prendre sur lui l'exécution de cet ordre, et déclara qu'il remettait le commandement en chef de l'armée au plus ancien officier-général. Pour expliquer ce refus, il faut savoir que ce maréchal, peu auparavant, avait annoncé aux troupes que le fils de l'empereur était établi sur le trône de France

par les souverains alliés. Le cri de *vive Napoléon II !* que les Autrichiens avaient proféré à leur entrée en Provence, cri sans doute désavoué par leurs chefs, avait pu causer cette erreur.

» La démission du maréchal Brune ne fut pas acceptée. Pour obtenir la soumission des soldats, il fut convenu qu'on appellerait sur-le-champ les officiers et sous-officiers de chaque troupe de terre et de mer, et qu'on leur ferait connaître les ordres du Roi. Il était alors trois heures du matin, 22 juillet. Les députations arrivèrent dans la salle du conseil environ une heure après. L'amiral Gantheaume fit, en leur présence, une nouvelle lecture de ses pouvoirs, ainsi que des ordres du Roi, auxquels il ordonna d'obtempérer. Cette

mesure n'eut pas le résultat qu'on s'en était promis. La plupart des militaires dont se composaient les diverses députations, firent éclater des sentimens tout contraires à ceux qu'on s'efforçait de leur inspirer. L'amiral eut même lieu de craindre pour ses jours ; mais il trouva parmi les officiers de marine, et surtout parmi ses compatriotes, dont quelques-uns ont été depuis entièrement oubliés, de braves gens qui lui firent un rempart de leurs corps.

» Le 23 juillet, le maréchal Brune se présenta sur la place d'armes aux troupes qui s'y trouvaient rassemblées. Il fit une harangue aux soldats et voulut les préparer au sacrifice qu'on attendait d'eux. Ses paroles furent infructueuses. On décida toutefois, dans un nouveau con-

seil, que, le lendemain 24, le drapeau blanc serait arboré sur les forts et sur les vaisseaux. On n'osa prendre aucune résolution au sujet de la cocarde.

» Le lendemain, le drapeau blanc flotta sur les forts et sur les vaisseaux. Mais la soumission n'était pas entière; l'anxiété des habitans et des chefs, un moment suspendue, reprenait le dessus, lorsque le colonel du 35e. de ligne, de ce même régiment qui avait porté quelque temps un petit drapeau noir en signe de deuil et de vengeance, ordonna formellement à sa troupe de se soumettre au Roi et de quitter la cocarde tricolore. Le régiment obéit à son colonel. Tous les autres firent de même; et le sacrifice à la paix, l'acte d'adhésion aux nou-

velles destinées de la France fut consommé.

» Le 25 juillet, le marquis de Rivière annonça aux Marseillais la soumission de Toulon. Il leur adressa une petite lettre, non plus dans ce style mystique, suranné, et souvent burlesque, dont il était redevable, selon toute apparence, à un prédicateur rentré avec lui, mais avec toutes les incorrections, toutes les ignorances qui pouvaient le mieux donner l'idée d'un descendant de ces rudes seigneurs féodaux qui trempaient leur gantelet dans l'encre pour apposer leur marque au bas des actes publics. C'était au point que, dans certaines petites communes, on n'osa faire placarder ce tout petit message.

» Cependant, quoique la place de

Toulon se fût soumise, le maréchal Brune répugnait à céder le commandement au marquis de Rivière. En se mettant bien à la place de l'infortuné maréchal, on peut s'expliquer les motifs de cette répugnance, dont les feuilles du temps ont fait un de ses plus grands torts. Un bruit courait que la tête de l'ex-roi de Naples, de Murat, avait été mise à prix; on savait que les Anglais, fâchés de voir la garde nationale aux premiers postes, parlaient de venger sept coups de canon à boulet tirés par une batterie de la côte sur une frégate de leur nation, après avoir hissé le pavillon blanc, dont l'aspect l'avait portée à se rapprocher de la terre; on savait aussi que le marquis de Rivière était allé à la rencontre du général autrichien Nugent, et lui avait porté plainte contre le maré-

chal Brune. Dans la pensée de celui-ci, l'homme qui, par ingratitude politique, avait pu mettre un prix à la tête du prince fugitif, qui passait pour avoir empêché un jour qu'on ne fît tomber la sienne, pouvait bien, sans le vouloir, par confiance chevaleresque et à bonnes intentions, mettre Toulon au pouvoir soit des Autrichiens qui, dans leur cabinet, ont toujours eu quelque arrière-pensée sur la Provence, soit des Anglais, à qui on prêtait des vues sur Marseille, et qui, dans cette supposition, devaient avoir besoin de Toulon, fût-ce momentanément, pour les faire réussir; soit même des uns et des autres à la fois, ce qui encore était bien propre à jeter des difficultés nouvelles au milieu des négociations de paix qui allaient s'ouvrir, et qui se présentaient,

aux yeux des politiques, rudes et hérissées.

» Enfin, cédant aux représentations de l'amiral Gantheaume, et, reconnaissant avec lui que, par les mesures prises, rien n'était à craindre pour la sûreté de la place, le maréchal céda le commandement au marquis de Rivière, le 31 juillet au soir, et partit le lendemain, 1er. août, à trois heures du matin, en disant qu'il allait rendre compte au Roi de sa conduite.

» Ici l'histoire consignera quelques faits.

» Le marquis de Rivière avait chargé un sien cousin, qui était son aide-de-camp, d'accompagner le maréchal jus-

qu'à Avignon. Le maréchal était déjà sorti d'Avignon, et se trouvait à quelque distance de la porte de l'*Oule*, lorsque sa voiture fut arrêtée et ramenée à l'hôtel du Palais-Royal. Que s'était-il passé dans l'intervalle extrêmement court du départ à l'arrestation ? On prétend qu'une estaffette était arrivée ; d'où venait-elle ? Ce fait, d'ailleurs, n'est pas certain. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les premiers bruits par lesquels fut répandue à Marseille la mort du maréchal, on disait qu'il s'était tué lui-même ; c'est que, pour la mort d'un homme qui allait rendre compte de sa conduite, on fit éclater autant de joie que pour celle d'un Holopherne qui aurait menacé, de ses cent mille hommes, une ville réduite aux abois ; c'est que les autorités d'Avignon ne firent

rien pour soustraire les restes d'un maréchal de France aux outrages de la populace.

» Un des effets immédiats de la soumission de Toulon fut de calmer un peu l'agitation des esprits; car, bien que l'acte de tuer eût cessé à Marseille, le regret de n'avoir pas assez fait paraissait occuper certaines gens ; il restait je ne sais quelles ondulations d'une horrible tempête. Les royaux démagogues ne discontinuaient pas leurs dangereuses allocutions à la populace ; l'apologie formelle des massacres sortait même de quelques bouches.

» Un de mes amis, que vous connaissez, et qui n'avait pas quitté, comme moi, la ville natale, m'a raconté que, le 27 juin au matin, ignorant encore

les horreurs qu'on avait commises la veille à Marseille, il était sorti de sa maison pour s'enquérir des nouvelles. Arrivé devant une croix plantée à côté de l'église, il entendit un ministre des autels, qui venait en ce moment de célébrer les saints mystères, dire à deux dévotes, dans le patois du pays : *Quand on a de mauvais sang, il faut bien le tirer!* Cet épouvantable propos qui répondait aux marques de pitié et de terreur que donnaient les deux bonnes femmes, le saisit d'horreur. Il descendit au port, osant à peine interroger ses meilleurs amis. Dans ces jours malheureux, interroger, c'était avoir l'air de craindre; et craindre, c'était paraître avoir conspiré. Il apprit enfin sommairement, sans qu'il eût besoin d'interroger, et d'une bouche qui

avait l'air d'annoncer les plus grandes victoires, ce qui devait être un sujet éternel de honte et de douleur.

» Pendant plus d'un mois, on put voir légèrement recouverts de quelques pierres qu'on leur jetait, et gisant à côté d'un grand chemin, les cadavres de trois victimes que des paysans d'une petite commune avaient immolées à l'ambitieux besoin d'imiter les Marseillais ; car le besoin d'imiter, de se mettre à la mode, se laissait horriblement reconnaître dans les populations les plus voisines de la *grande ville*, de la métropole du Midi. Une main toute noire et presque desséchée surmontait ce tas de pierres, ce misérable sépulcre, pareil à ceux que les enfans se font un jeu d'accorder aux plus vils animaux,

et semblait demander vengeance au ciel, tant pour l'assassinat commis, que pour les outrages qu'on ne cessait de prodiguer à ces restes de l'humanité malheureuse.

» Dans Marseille, s'approchait-on des groupes formés autour de quelques chanteurs publics, de quelques chanteuses qui se donnaient les airs d'être plaisantes et de sourire à l'auditoire, on entendait quelques plats et maussades couplets, au bout desquels arrivait cet infernal refrain : *Mettons tous ces brigands dans la charrette*, c'est-à-dire, dans le tombereau sanglant qu'on avait vu parcourir les rues pour ramasser les cadavres. Le buste du Roi était placé sur une espèce d'autel au milieu du marché aux fruits. De moment en moment,

les femmes de la halle se levaient de leurs places pour danser autour de l'autel et chanter; puis elles prenaient le buste et le promenaient par la ville. Mais leurs chants n'étaient pas d'amour; c'était le refrain des Cannibales qu'elles fesaient retentir de préférence, et il valait bien celui des *aristocrates à la lanterne*, qui frappait les oreilles en 1791. Quelquefois les chants étaient improvisés par le bel esprit de la troupe, mais toujours c'était avec les termes les plus obscènes qu'on exprimait des vœux dignes des furies; les transports de joie de ces femmes avaient eux-mêmes je ne sais quoi qui fesait frémir.

» Dans les rues, il ne se passait pas de jour que les cris *au castagnié* ne se fissent entendre; et des malheureux dé-

noncés, poursuivis et saisis par des gens de la dernière classe du peuple, étaient traînés en prison. Cette fureur d'emprisonner avait été substituée, je le sais, à la fureur de tuer; mais le souvenir des massacres du fort *Saint-Jean* venait plus d'une fois troubler l'imagination.

» Au théâtre, on procurait à lord Exmouth le plaisir d'entendre, de la bouche des femmes dont j'ai parlé, des chansons provençales qui n'avaient eu pour hippocrène que le bourbier des rues, et l'on ne craignait pas d'offrir à des étrangers, envieux de notre gloire et jaloux de notre politesse habituelle, le spectacle à la fois grotesque et sinistre de la classe la plus ignorante, la plus inflammable, caressée, excitée, échauf-

fée par la classe la plus ambitieuse et la plus habile, ou, du moins, la plus puissante par son crédit. Il est vrai que lord Exmouth, fidèle au système de caresses adopté envers Marseille, ne dédaigna pas ces femmes, et leur fit donner une très-grosse médaille en or, frappée en l'honneur de la paix.

» De nombreuses proclamations tapissaient les murs. Dans quelques-unes, on avait cru devoir nous rappeler le souvenir de Dieu; dans aucune on ne parlait de clémence et de miséricorde; toutes annonçaient des ennemis; nulle part on n'excitait la commisération pour des frères égarés. Les prédicateurs tonnaient contre l'irréligion; mais pas un mot sur la charité ne sortait de leur bouche. Le 8 août seulement, dans une

proclamation signée *le comte Partouneaux* et *Charles, marquis de Rivière,* on se permit enfin de dire : « Si arbi» trairement vous prononciez sur les » individus, vous pourriez rencontrer » des innocens..... Attendons en silence ; » l'heure sonnera pour les criminels ; la » France sera sauvée, la *moralité* renaî» tra, *Dieu sera servi*, etc..... ; les mé» chans disparaîtront, et les honnêtes » gens triompheront en servant Dieu et » le Roi. »

» Mais un administrateur était arrivé, dont le nom connu était lui seul une proclamation un peu plus rassurante. Le nouveau préfet, M. de Vaublanc, se hâta de rappeler les esprits à l'ordre ; il fit plus, son premier soin fut de se transporter dans les prisons, afin

de mettre en liberté tous ceux contre lesquels ne s'élevait aucune charge grave. Un seul homme fut retenu et condamné ensuite à une peine correctionnelle, pour des provocations.

» Je ne dois pas oublier une circonstance honorable pour le peuple de Marseille, et par où l'on voit combien sont coupables ceux qui, avec plus de lumières, se font un jeu d'égarer la sensibilité des classes inférieures, et de pervertir une ignorance dont les torts viennent toujours des gens qui l'exploitent, et qui, sachant plus, sont aussi plus méchans. L'armée de la Loire venait d'être licenciée. Les premiers soldats de cette armée qui parurent à Marseille, où l'on ne voyait plus que des soldats étrangers, furent accueillis par le peuple

de la manière la plus touchante. C'étaient des grenadiers de la garde. *Les voilà, les nôtres !* disaient les femmes de la halle, et elles leur prodiguaient les marques de la joie la plus vive, de l'intérêt le plus patriotique ; car c'est le peuple qui a bien certainement une patrie ; les autres classes n'ont pour l'ordinaire que des passions. »

Cependant le doux ombrage que nous avions cherché, commençait à nous abandonner ; les oiseaux, amis de la fraîcheur du matin, avaient cessé leurs chants ; l'air s'embrasant par degrés devenait à nos yeux tremblant et onduleux sous les rayons d'un soleil vertical ; les promeneurs avaient disparu depuis longtemps ; à quelque distance, sur les remparts, on apercevait une espèce d'oiseau

de proie qui, aux heures les plus brûlantes du jour, a coutume de chercher quelque pointe isolée d'un édifice, et debout, la tête levée au ciel, étale de larges ailes noires, par lesquelles il ressemble exactement à cet aigle, dont le rapide essor avait été tant de fois celui de la victoire. Nous donnâmes un souvenir à ces grandeurs également déchues d'un homme et d'un empire.

CHAPITRE V.

AUGUSTE MEURT. — LA MÈRE DE FLEURETTE EST RETROUVÉE.

Je repris le même jour le chemin de l'Elysée, après avoir fait promettre à Auguste de venir me voir aussitôt que ses affaires seraient terminées, et avant qu'il s'occupât de son retour en France. Mais hélas! cet adieu que nous nous donnâmes, quand je montai à che-

val, devait être le dernier, et sa promesse de venir me voir ne devait point s'accomplir. Je l'attendis long-temps, puis, ayant eu occasion de retourner à la Havane, j'appris, par son compatriote, qu'il n'était plus. La fièvre jaune exerçait depuis un mois de terribles ravages; des contrariétés éprouvées dans ses affaires, en échauffant son sang, l'avaient prédisposé à recevoir toute la malignité du mal. Au bout de trois jours, Auguste avait cessé de souffrir.

J'étais encore tout ému de cette triste nouvelle, et tout préoccupé de ce malheureux ami, qui m'avait apparu comme une ombre, lorsque, dans la boutique du marchand avec qui j'étais en rapport d'intérêts, il se présenta une négresse

qu'un nègre accompagnait, et qui présentait à lire aux bourgeois l'autorisation que son maître lui avait donnée de chercher pendant trois jours un acheteur.

Cette femme était d'un moyen âge, paraissait assez bien constituée, et l'on n'en demandait qu'un prix raisonnable. Chercher un nouveau maître était une circonstance qui pouvait faire mal présumer d'elle autant que de la personne à qui elle appartenait. Il y avait dans son costume les singularités qu'affectent les négresses françaises; elle parlait le jargon de Saint-Domingue, et savait à peine quelques mots d'espagnol. Sa physionomie n'avait rien qui pût faire suspecter son caractère. Don Bartholomé Leardé, à qui j'avais fait connaître mes malheurs et la déplorable situation de Fleu-

rette, me donna l'idée d'acheter cette femme qui servirait de compagne à mon épouse. Aux grands malheurs, disait-il, la voix d'une femme porte souvent plus de consolation que celle de l'homme le plus chéri. J'avais eu toujours beaucoup de répugnance à proposer un prix pour la chair de mon semblable; don Bartholomé venait d'offrir à ma pensée la considération qui pouvait le mieux me décider. Quelque odieux que cet acte me parût toujours, l'idée d'avoir trouvé un moyen d'adoucir le sort de Fleurette me sourit; je me laissai entraîner.

On me conduisit chez une femme de couleur, maîtresse actuelle de la négresse. Le prix, quelque temps débattu pour la forme, fut arrêté; ensuite un *scribano* dressa le contrat, et les droits

d'*alcabala* furent acquittés le même jour.

Le lendemain j'emmenai mon esclave, qui me dit se nommer Symphorose. Je m'aperçus de ses défauts presque au sortir de la ville ; elle avait une loquacité extrême, et montrait une facilité de mœurs, que peut-être ne fallait-il attribuer qu'au grand nombre de maîtres à qui sa destinée l'avait forcée d'obéir. J'appris tout de suite des particularités dont je me doutais un peu. Symphorose avait été libre ; elle avait quitté Saint-Domingue après l'émancipation légale et solennelle des esclaves ; et, de plus, un long séjour en France, dans ce pays où, par la volonté expresse des rois, tout homme est libre dès qu'il en touche le sol, l'aurait naturellement

affranchie, quand même l'effet d'une loi de la convention nationale eût été contesté. Ce qui avait décidé sa dernière maîtresse à la vendre, c'était précisément ce cas, et l'observation, peut-être un peu fière, que Symphorose en avait faite; car du reste, malgré sa loquacité et ses mœurs peu scrupuleuses, elle paraissait avoir un bon cœur de femme. Elle crut devoir me conter toute sa vie, mais en remontant et à reculons, au lieu de commencer par son origine même et son départ de la côte; car, ainsi que toutes les personnes qui parlent beaucoup, elle ne songeait nullement à ce qu'elle allait dire, et n'y mettait par conséquent aucun ordre.

Les troubles qui eurent lieu à Mar-

seille en 1815 lui avaient été funestes. Elle était, à cette époque, domestique libre d'une dame. Ayant été envoyée en commission, elle se trouva dans une rue voisine du port au moment où l'on poursuivait de malheureuses négresses, compagnes de quelques pauvres Egyptiens qu'on appelait mameloucks, et que des hommes, ivres de sang, se fesaient un jeu de massacrer. Symphorose vit ces femmes de sa couleur se jeter à l'eau, et plonger, pour se soustraire aux coups de sabre dont elles étaient menacées; elle vit des brigands, avec le costume de la garde nationale dont ils fesaient partie, quoiqu'on ait voulu dire le contraire, ajuster à coups de fusil ces infortunées, et saisir l'instant où le besoin de reprendre haleine les forçait à laisser paraître leur tête au-dessus de

l'eau ; elle en vit une qui, avec un courage héroïque, brava la fureur de ses assassins, en proférant, de toutes ses forces, le nom d'un homme que la fortune avait abandonné, et devant lequel ils se fussent peut-être jetés à genoux quelque temps auparavant. Epouvantée de ce spectacle horrible, Symphorose se mit à fuir. Son costume ne ressemblait point, cependant, à celui des négresses qu'on massacrait. Un capitaine génois la prit par la main, et l'entraîna dans une maison voisine : c'était pour la sauver, disait-il. En effet, il la fit monter dans sa chambre où personne ne la poursuivit. Symphorose pria ce capitaine de faire avertir sa maîtresse dont elle indiqua la demeure. On fit semblant d'y envoyer quelqu'un. Le soir étant venu, le capitaine dit à la négresse que l'ordre avait

été donné de tuer, sans distinction, tout ce qui était noir ou égyptien, et il lui conseilla de se réfugier sur son bord où l'on ne viendrait point la chercher. Elle crut le capitaine et le suivit. Le lendemain au matin, le navire, qui était tout prêt depuis quelques jours, mit à la voile pour la Havane. Là, elle fut vendue comme esclave, toutes les réclamations qu'elle pût faire ayant été inutiles, faute de pouvoir montrer, en sa faveur, un acte d'affranchissement.

» L'assurance qu'elle était libre la rendait peu capable d'obéissance. D'ailleurs, on pouvait lui suggérer l'idée de faire venir de France une pièce constatant sa liberté. Cette crainte avait agi sur l'esprit de sa maîtresse qui ne voulut pas rester exposée à perdre un jour son ar-

gent; de son côté, la négresse qui ne voulait pas être l'esclave d'une femme dont la couleur se rapprochait de la sienne, et dont l'humeur, peut-être, n'était pas fort heureuse, se garda bien, avant la conclusion du marché, de me rien dire qui pût le faire rompre. »

Si la conduite du capitaine génois m'outra d'indignation, il y eut dans la suite du récit qu'on me fit, tout en se tenant en croupe sur mon cheval, un fait extraordinaire qui me remplit d'étonnement et me jeta dans une perplexité bien grande. Cette femme, pour qui je n'avais éprouvé d'abord qu'une sorte de pitié mêlée de mépris, bien qu'elle ne se montrât pas plus vicieuse au fond, que la plupart de ses compagnes d'infortune, venait de me révéler un titre

qui lui donnait des droits à mon respect. Mais devais-je la présenter à Philippe et à Fleurette, mon épouse, telle que l'esclavage l'avait faite? Pouvais-je la revendre? Devais-je la déclarer libre, et la laisser maîtresse d'elle-même? Je convenais que dans ma première façon de voir, à son égard, il y avait eu de l'exagération; mais cette exagération, bien pardonnable à quelqu'un qui, de toutes les femmes africaines, n'avait connu que l'intéressante élève de madame Dubourg, n'était-elle pas à redouter aussi dans cette même Fleurette qui, par la pureté de ses mœurs et sa tendresse pudique, fesait un contraste si singulier et si nouveau avec les femmes de sa race? L'impression qu'éprouverait l'honnête Philippe n'était-elle pas aussi à ménager?

D'un autre côté, il y avait une voix bien forte, et c'était celle de la nature, qui m'engageait à laisser suivre ce qui était déjà commencé. Les bons exemples dont elle serait témoin, les conversations sages qu'elle entendrait pourraient lui devenir profitables ; et je devais me regarder comme un instrument dont la providence avait daigné se servir pour l'accomplissement de ses vues.

Ce que je fis alors est tourné à mal ; mais encore aujourd'hui, quand je me rends compte des motifs qui me déterminèrent, je ne les trouve pas frivoles, et il me semble que je ne devais pas agir autrement.

Fleurette fut surprise de me voir arri-

ver avec une négresse, elle qui connaissait ma répugnance à acheter des esclaves. Je t'amène une aide, lui dis-je, une compagne.

La négresse, au lieu de rester debout comme une créole, ou de s'asseoir sur ses talons, comme une *bosale* (1), prit place sur un siége, et se montra, dès l'abord, tout aussi à son aise que si elle eût été chez elle. Je crois qu'elle avait eu déjà le temps de me juger. D'ailleurs, la vue de deux individus de sa couleur, vivant avec moi dans toute la liberté de la famille, dut l'enhardir. Pour moi, j'observais Philippe qui, au premier aspect de la nouvelle venue, fut agité d'un

(1) *Bosale*, esclave nouvellement venu de la côte.

mouvement involontaire et saisi d'impressions dont il cherchait à se rendre compte.

L'étrangère parlait, mais il restait muet, et le son de voix qui retentissait à son oreille, excitait plus son attention que les paroles mêmes. Fleurette commençait à partager les impressions de son père, et portait les yeux tantôt sur lui, tantôt sur elle, quand tout-à-coup Philippe, d'une voix qu'interrompait son attendrissement, s'écria : Mabiala ! et se jeta au cou de celle qu'il appelait ainsi.

Pendant long-temps il n'y eut aucun son distinct à entendre ; Fleurette imita son père, et ne se trouva pas plus que lui en état de prononcer un mot.

Enfin, Mabiala mit fin à cette scène muette en disant à ma femme : C'est donc toi, *Mouïnzé!* Philippe embrassait son ancienne compagne ; il embrassait sa fille ; il m'embrassait moi-même ; puis tombait à genoux, remerçiant Dieu et la bonne vierge de la grâce qu'ils lui avaient faite. Sa joie était aussi grande que sa reconnaissance. Pour Mabiala, elle avait l'air de ne guère comprendre ni l'une, ni l'autre. Seulement elle se mit à raconter comment elle avait été sauvée ; et son récit fut un peu mieux circonstancié que celui qu'elle m'avait fait d'abord.

C'était bien après le milieu du jour, et vers le soir, que Mabiala s'était élancée dans la mer ; à peine eut-elle touché l'eau, que le désir d'échapper à la mort

se fit sentir. Accoutumée dès l'enfance à nager, en s'amusant avec ses compagnes sur les rives du Gabon, et en passant avec elles d'une île à l'autre, elle se mit à faire usage de toutes ses forces pour regagner le bord. Dans les intervalles où, parvenue à la cime d'une haute lame, elle pouvait apercevoir le navire, son courage était excité par les apprêts et les manœuvres qu'on y fesait pour venir à son secours. Elle vit mettre une embarcation à la mer, elle vit jeter des cages à poules et autres bois de sauvetage; mais, quoiqu'on eût fait *arriver* le navire et qu'il se fût mis en travers, la brise était si vive, qu'il avait été emporté fort loin depuis l'instant de la chute. Elle poussait des cris qu'on ne pouvait entendre, et le moment vint où elle reconnut que le canot retournait

vers le navire. Ce fut un moment affreux. Cependant elle venait d'atteindre une cage, qui l'aidait beaucoup à se soutenir sur l'eau ; l'espoir de se sauver ne la quitta point, quelque peu d'apparence qu'il y eût à un secours prochain. Bientôt ses efforts ne ressemblèrent plus qu'à ceux d'une machine agissant d'elle-même et sans aucune impulsion de la volonté. Cependant, avec la fin du jour, la brise devint moins forte, et, après le coucher du soleil, elle tomba tout-à-fait. Le bâtiment de conserve passait alors dans les mêmes eaux où Mabiala, par instinct, se débattait encore contre la mort. C'était le moment de la prière. Un matelot, qui avait les yeux fixés sur la mer, aperçut un corps noir à peu de distance ; il vit que ce corps remuait ; il appela ses camarades. On reconnut

que c'était un esclave, et on présuma d'abord qu'il appartenait à la cargaison, et qu'il avait pu tomber à l'eau pendant que tous les noirs étaient sur le pont quelques instans auparavant. Le canot glissa tout de suite sur le flanc du navire ; trois hommes s'y embarquèrent, et cette fois on ne retourna point à bord sans Mabiala.

Elle ne fut point reconnue pour appartenir à la cargaison ; mais elle fut vendue comme les autres au Port-au-Prince, où le navire arriva bien long-temps avant celui sur lequel était resté Philippe.

Mabiala fut achetée par un marchand de Léogane ; elle passa ensuite à l'habitation *Bouteiller*. Elle en fut tirée pour servir successivement quatre ou cinq

maîtres, tant à Léogane qu'au Port-au-Prince. Quand cette dernière ville fut évacuée par les Anglais, la compagne de Philippe se rendit à la Jamaïque, puis sur le continent américain, et, en l'année 1815, elle se trouvait en France.

Après tant de maîtres et de voyages, Mabiala ne pouvait plus être cette femme que Philippe avait tant aimée; cette bonne ménagère qui, pendant la désastreuse expédition contre les peuples de Terre-Ferme, s'était occupée, malgré deux enfans à nourrir, de tous les soins de culture auxquels leur père ne pouvait plus pourvoir, et, seule peut-être de toutes les femmes de son île, avait reçu son époux dans une case que ne menaçait point la disette.

Philippe, qui avait dans le caractère un

fond de bonté inépuisable, n'était pourtant pas dépourvu de tact. Il s'aperçut promptement des altérations que le caractère de son ancienne compagne avait subies. Le premier jour, il voulait partir incontinent pour Jaruco, et prier le père Félix de bénir son mariage. Ce projet n'enchanta point Mabiala, comme il s'y attendait. Les jours suivans, il n'en parla guère; puis il n'y songea plus du tout, et se résolut à n'être désormais pour Mabiala qu'un frère tendre; les principes de religion que madame Dubourg avait profondément inculqués dans son âme, ne lui permettant pas de former ces liens de dissolution que l'exemple et la volonté même des maîtres n'autorisent que trop dans les colonies.

Après avoir conté son histoire, Ma-

biala voulut savoir les choses qui étaient arrivées à Philippe ; elle se montra surtout curieuse d'apprendre comment Mouïnzé, pour qui elle avait retrouvé toute la tendresse d'une mère, était devenue l'épouse légitime d'un blanc. On ne pouvait guère lui cacher des faits domestiques sur lesquels il ne paraissait pas bien nécessaire alors de garder quelque réserve. La profonde solitude dans laquelle nous nous étions ensevelis était une convenance d'humeur, et non pas un besoin de mystère. Rien ne nous engageait à rester confinés dans notre petit coin que la satisfaction même dont jusqu'à ce jour notre éloignement du monde nous avait fait jouir.

Mabiala ne partageait point notre manière d'être. Elle eut bientôt fait des

connaissances en allant le dimanche à la messe avec nous. Dans l'après-midi, elle se rendait à une réunion de noirs, qui avait lieu régulièrement à une assez grande distance de notre demeure. Elle aimait beaucoup à danser, rentrait tard, et presque toujours elle était accompagnée. J'avais dit à Fleurette que je ne regardais point sa mère comme mon esclave, quoique je l'eusse achetée; ainsi, je ne pouvais guère réprimer en elle cette passion de courir dans le voisinage. D'ailleurs, le dimanche est un jour consacré aux plaisirs du nègre; et le maître qui veut ménager son bien, envoie lui-même ses esclaves à la danse, quand surtout ils appartiennent à certaines nations pour qui cet amusement est un véritable besoin, lequel, une fois

satisfait, rend le nègre content et heureux pour toute la semaine.

Mais ce n'était pas seulement avec les enfans des rives africaines que Mabiala se mit à former des relations. Depuis qu'elle était avec nous, les visites de M. Duval devenaient plus fréquentes; et cet homme, qui nous déplaisait beaucoup, avait, dans son empressement à rechercher les causeries de Mabiala, quelque chose que nous redoutions, sans trop savoir pourquoi. Il nous semblait que c'était pour nous un homme de malheur qui, ayant violé le premier notre impénétrable sanctuaire, ne pouvait y porter que le trouble et la désolation.

Quand un homme riche a donné une brillante fête long-temps attendue et préparée, aux feux d'artifice succède

l'obscurité, aux transports de joie, le silence, aux jeux et aux danses, la fatigue; et si la veille fut un jour d'agréable impatience, le lendemain n'offre ordinairement qu'une languissante et triste journée. Il en fut ainsi dans notre case après l'arrivée de Mabiala. Philippe était capable de résignation; mais l'extrême susceptibilité de Fleurette était mise à une épreuve trop forte. La perte de Marie lui avait fait craindre d'avoir en même temps perdu mon amour; hélas! il y avait à cet égard, dans les inconséquences de sa mère, des sujets de crainte non pas plus réels, mais qui présentaient à sa tendresse alarmée, à son âme si délicate et si pure, des probabilités plus grandes. Je voyais à chaque instant sur les lèvres de Fleurette le moment où sa crainte allait être ex-

primée ; le respect filial la retenait ; son affliction était d'autant plus profonde, qu'elle aimait beaucoup celle qui lui causait tant d'inquiétude, et qu'elle n'était pas insensible aux effusions de tendresse maternelle auxquelles Mabiala, dont le cœur était bon, se livrait.

Il n'y avait plus maintenant de promenades dans les bois ; nos cœurs n'avaient plus d'épanchemens mutuels à attendre ; ils éprouvaient une irrésistible oppression à laquelle aucun soulagement n'était cherché, parce que tout soulagement paraissait impossible. Je m'efforçais de lui faire comprendre que mon affection était toujours la même ; cependant il ne fallait pas expressément le lui dire, car alors elle eût compris que j'avais reconnu en elle le besoin d'en

recevoir l'assurance, et, de ma part, cette découverte aurait bien pu lui paraître la confirmation de ses craintes. Notre existence était devenue morne; une inquiétude secrète nous rongeait, et ne se manifestait au dehors que par une tristesse toujours plus pesante et plus concentrée. Cet état ressemblait au calme effrayant qui précède quelquefois les plus violentes tempêtes, alors que le ciel est sombre, que les nuages entassés, sans qu'on les ait vus traverser les airs, donnent leur couleur grisâtre à des flots immobiles, et qu'un air lourd semble vouloir enlever aux corps animés qu'il accable, jusqu'à la volonté de se soustraire aux fureurs de l'orage dont tout annonce l'approche.

CHAPITRE VI.

PHILIPPE ET FLEURETTE RÉCLAMÉS COMME ESCLAVES.

Un jour, comme je revenais de Jaruco, où j'étais allé voir mes amis, je rencontrai, dans le sentier qui menait à ma demeure, et qui n'était guère fréquenté que par nous, un cavalier que je ne connaissais pas; car je connaissais bien peu de monde, et qui me salua

d'une manière équivoque, dont il me fut impossible de saisir l'intention. Je répondis tout simplement à son salut; et, malgré un certain aiguillon de curiosité, je passai outre, sans ouvrir avec lui de dialogue.

En arrivant à la case, je fus étonné de ne pas voir Philippe en sortir, comme il avait coutume de faire lorsqu'il entendait le bruit des pas de mon cheval. Ce n'était pas une heure à laquelle il pût être aux champs; d'ailleurs, mes plantations n'étaient pas assez étendues pour qu'on ne les vît pas tout entières d'un coup-d'œil. J'entre avec un saisissement dont je ne pouvais me rendre compte, et qui était bien naturel dans la vie inquiète et troublée que je menais depuis quelque temps. Fleurette, ren-

versée sur un siége, paraissait privée de tout sentiment d'existence ; ses yeux étaient fermés, ses bras roidis, et ses mains serrées. Philippe lui donnait à prendre des cordiaux qu'elle n'avalait point ; ses dents ne pouvaient pas s'ouvrir pour donner passage à la liqueur bienfaisante. Mabiala portait aussi des secours à sa fille. J'interrogeai sa physionomie, pensant que cette compagne répréhensible de Philippe était peut-être la cause de ce que je voyais. Il me sembla que dans les marques de son affliction se trouvaient mêlés quelques témoignages de remords. J'adressai la parole à Fleurette ; elle ne m'entendit point ; je pris ses mains que je baisai ; je voulus lui faire avaler le cordial que son père approchait en vain de ses lèvres ; je ne fus pas plus heureux que lui.

En jetant les yeux sur une table qui était à quelque distance, j'aperçus un papier ouvert ; je m'élançai pour le prendre et le lire. Que devins-je après avoir parcouru avec trouble et rapidité le contenu de cet écrit!

C'était une demande judiciaire au nom du neveu de madame Dubourg, qui réclamait la succession de sa tante, et voulait qu'on lui livrât Philippe et Fleurette, comme fesant partie de cette succession. J'avais à peine achevé cette affreuse lecture, que, me tournant vers Fleurette, je vis ses yeux ouverts et fixés sur moi. Je cherchai aussitôt à me donner une contenance qui démentît l'agitation extrême, ou, si l'on veut, le bouleversement d'idées qu'il y avait en moi. Bah! dis-je avec un air d'indiffé-

rence, ce n'est que cela! il ne sait pas ce qu'il veut.

Fleurette, cette fois, parut m'entendre; elle exprima, par un signe de tête, qu'elle ne partageait point ma confiance. Je lui dis alors qu'elle était sortie libre de Saint-Domingue, ainsi que Philippe. Retrouvant enfin l'usage de la parole, elle me répondit d'une voix étouffée : et ma mère, n'a-t-elle pas été libre aussi!.,.. Cette répartie était accablante. Le cas n'est pas le même, dis-je pourtant; lorsque madame Dubourg me permit de t'épouser, elle ne me donna une épouse qu'autant qu'elle la regardait comme libre. — Et notre acte de mariage est-il bien authentique? Faudra-t-il invoquer le témoignage de ce religieux qui l'a cé-

lébré à la Nouvelle-Orléans ? Où sont nos titres écrits ?

Je vis bien, par ces paroles, que la malheureuse Fleurette avait compris d'abord toute sa situation. Il n'y avait pas d'objection bien rassurante à lui faire. Je retournerai demain à Jaruco, lui dis-je, pour prendre conseil de mes amis. Fleurette baissa la tête et pleura, ce qui me fit comprendre qu'elle croyait tous conseils inutiles.

Cependant, la petite discussion qui venait d'avoir lieu entre nous lui avait rendu tout-à-fait l'usage de ses sens. Son premier soin fut de fermer constamment la bouche à sa mère, qui paraissait toujours prête à s'accuser de quelque tort dans ce qui arrivait. Mabiala pleurait et

embrassait sa fille. Je compris, sans qu'on en parlât, que cette malheureuse mère, se laissant aller à sa légèreté habituelle, avait conté toute notre histoire, et qu'on avait tiré de ses causeries le cruel parti dont elle gémissait avec nous.

Fleurette ne reposa point de toute la nuit; son sang paraissait être vivement allumé; elle parla peu; et ce peu, qui sortait de ses lèvres, était empreint d'amertume. Que je suis humiliée! s'écriait-elle quelquefois. Devais-je m'attendre à un pareil outrage! O ma bonne marraine, pourquoi m'avez-vous tirée de cette île de Saint-Domingue où j'étais heureuse, où l'on ne viendrait pas me dire aujourd'hui que je ne suis qu'une esclave! Et Philippe, le vertueux Philippe,

est donc esclave aussi! — Non, lui disais-je, et toi et ton père, vous êtes libres ; on m'ôtera plutôt la vie, avant de vous arracher de mes bras. Mais j'espère qu'il ne m'en coûtera qu'un peu d'argent ; et dussé-je donner tout ce que je possède, mon épouse et son père resteront toujours avec moi.

Je cherchai la lettre que madame Dubourg m'avait écrite en réponse à celle où je lui demandai Fleurette ; elle ne se trouva point avec mes papiers, qui étaient pourtant en petit nombre et en ordre. Je ne concevais pas comment j'avais pu perdre cet écrit, auquel dans le moment j'attachais une grande importance. Je laissai ignorer cette perte à Fleurette ; mais j'en étais affecté. Dans cette lettre, madame Dubourg décla-

rait positivement que Philippe et sa fille étaient libres.

Le lendemain, au point du jour, je me mis en route pour Jaruco. Le père Félix et don Pedro s'accordèrent à me dire que l'émancipation solennelle des noirs de Saint-Domingue avait été reconnue dans plusieurs affaires portées au conseil des Indes, à Madrid; cependant, ajoutèrent-ils, si dans les pays espagnols il y a généralement justice et probité parmi les hauts fonctionnaires, tous ceux en revanche qui vivent de la plume y sont peut-être plus malfaisans que partout ailleurs. Il faut savoir les prévenir. Un de mes anciens amis, dit le religieux, a passé de l'audience de Guatemala à celle de Puerto-Principe, en qualité de président, c'est-à-

dire, de chef suprême de la justice dans toute l'île de Cuba. Il se trouve en ce moment à la Havane. J'irai le voir. Et moi, dit don Pedro, je veux vous présenter au capitaine-général, don Luiz de Apodaca; il aime les braves; il vous accueillera et vous protégera.

N'ayant pas prévu, quand j'étais parti, que je pousserais jusqu'à la Havane, je dépêchai un nègre à Fleurette pour éloigner tout sujet d'inquiétude sur mon compte. Je me serais mis en route sur-le-champ avec don Pedro, sans une affaire qui survint à ce dernier, et qui ne le laissa libre que pour le lendemain. Le père Félix partit avec nous.

A peine étions-nous à mi-chemin, qu'il se leva un de ces ouragans terri-

bles qui ravagent plus particulièrement les petites Antilles, et qui, pour être moins fréquens dans les grandes îles qu'embrasse le golfe du Mexique, n'y sont pas moins redoutables. Nous ne trouvâmes pas le gouverneur à son hôtel. On nous dit qu'il était à l'entrée du port avec un détachement de troupes et des matelots pour faire donner les secours nécessaires aux navires qui, venant du large, pourraient se trouver en péril.

Don Pedro ne voulut pas différer de le voir. Nous le trouvâmes auprès du fort de *la Punta*, dans sa voiture, prêt à faire secourir les navires qui en auraient besoin. Mon ami, revêtu de son uniforme, demanda à lui parler; on le fit monter. Après avoir prévenu don Luiz de Apodaca en ma faveur, il descen-

dit, et je montai après lui. Le capitaine-général m'accueillit avec bienveillance. Je lui racontai tout. Mon cher, me dit-il, après m'avoir écouté attentivement, devant des juges supérieurs, vous n'auriez rien à craindre; nous avons des décisions du conseil des Indes sur des faits analogues; elles vous seraient favorables. Mais, croiriez-vous qu'on ne peut pas les faire exécuter? Il s'est formé, entre les avocats et les étrangers, des liaisons de franche-maçonnerie, au moyen desquelles nous avons à rencontrer sans cesse dans les magistratures inférieures des collusions qui arrêtent le cours de la justice. Je parie que vos adversaires font partie de quelqu'une de ces dangereuses associations, et si vous n'y tenez point, comme je suis porté à le croire, d'après ce qu'on m'a dit de vous, je

vous plains. Cependant, je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi. Je parlerai au nouveau président de l'audience. Il se trouve ici ; c'est un homme juste, un véritable philantrope, qui n'a pas besoin de se faire initier à des sociétés secrètes pour remplir les devoirs que l'humanité impose. Nous ferons en sorte, mon cher capitaine, que vous n'ayez à vous plaindre d'aucun Espagnol. Quant aux étrangers, votre ami don Pedro soupçonne vos adversaires d'être des fripons, et, si nous pouvons les atteindre, soyez certain que nous n'y manquerons pas. Au reste, il fraudra que le poursuivant prouve ses qualités, et s'il est obligé de faire venir ses papiers de France, nous aurons du temps pardevers nous. Dans tous les cas, je vous faciliterai le moyen de pas-

ser sur le continent avec votre épouse et son père. Ma conviction est qu'ils sont libres, quoiqu'il n'y ait point d'acte particulier d'affranchissement. Si vous ne vouliez pas quitter notre île, on pourrait proposer quelqu'arrangement pécuniaire; mais je pense que nous ne serons pas obligés d'en venir là. Je vais vous faire conduire à l'administration, que nous appelons le *consulat*. On y donnera un ordre d'arrêter les poursuites, en vertu des décisions déjà émanées du conseil des Indes, relativement à des noirs de Saint-Domingue. Ne vous chagrinez pas, capitaine; je vous le répète, nous ferons en sorte qu'aucun Espagnol ne puisse vous nuire. Je veux que les droits de l'hospitalité ne souffrent aucune atteinte envers un homme de votre mérite, de votre nais-

sance, et dont l'expatriation n'a été causée que par de grands malheurs.

Je remerciai le capitaine-général, et je suivis un de ses aides-de-camp, qui me mena au consulat. J'éprouvai, dans cette administration, quelque lenteur, et je ne pus repartir que le surlendemain.

Don Pedro m'avait précédé, en se chargeant d'aller rassurer ma femme. Quand je fus prêt, je me mis à courir de toute la vîtesse de mon cheval; il me semblait que chaque instant de moins dans ma course je l'ôtais aux brûlantes inquiétudes de Fleurette. D'insurmontables terreurs oppressaient mon âme. J'avais compté que mon absence ne serait que d'un jour, tout au plus, et je me

trouvais à la fin de la troisième journée. L'état où j'avais laissé ma compagne, la connaissance que j'avais de son imagination ardente et susceptible de toutes les impressions exagérées, la crainte de me perdre que lui inspirait sa situation précaire dans ce monde auquel son âme tendre ne tenait que par moi, par moi, son unique protecteur, car son père avait besoin d'être protégé lui-même, toutes ces causes, qui avaient déjà produit en elle une exaltation terrible, ne pouvaient-elles pas la jeter en des extrémités plus cruelles encore, depuis qu'elle venait d'être menacée d'un revers si humiliant !

CHAPITRE VII.

MORT DE FLEURETTE.

A Jaruco, j'appris que don Pedro n'était pas retourné encore de l'Élysée, et que le père Félix, sur un message qu'on lui avait envoyé, s'y était rendu en toute hâte. Ces nouvelles me jetèrent dans un trouble extrême. La plus vio-

lente palpitation de cœur et un tremblement universel, me forcèrent à rester comme cloué pendant quelque temps à la même place, puis je m'élançai avec la rapidité de l'éclair. Je ne sais pas comment je franchis l'espace assez considérable qui se trouve entre Jaruco et mon Élysée. J'ignore si, dans l'intervalle qui me séparait de Fleurette, mes sens furent en exercice; je ne voyais rien, je ne sentais rien que le besoin d'arriver; encore mon cheval y mettait-il plus de volonté, ou du moins une intention plus distincte que moi, tant le désordre de mes idées était grand! Néanmoins, à mesure que j'approchais, quelque chose d'étrange me frappa : aux environs de ma case, de cette demeure si long-temps ignorée, et qui avait été l'asile d'un si doux repos, d'un calme si

parfait et si pur, plusieurs chevaux étaient attachés à des arbres; un ou deux nègres étrangers rôdaient tout au tour. J'avance; une voix forte et sévère retentit à mon oreille : c'était la voix de don Pedro. Sortez, disait-il à deux hommes, dans l'un desquels je reconnus M. Duval, sortez, votre trame est dévoilée; on saura vous trouver. M. Duval résistait; il proférait des paroles que je n'entendais pas bien; mais don Pedro le poussant dehors, j'ai eu pitié de vous une fois, lui dit-il, mais, celle-ci, vous ne m'échapperez point. Cependant, M. Duval ne reculait guère; il voulait toujours parler; son compagnon le tirait par le bras et l'engageait à se retirer, quand tout-à-coup il m'aperçut. Sa résistance et les paroles de mon ami m'avaient enflammé; il vit apparemment

quelque chose de menaçant sur mon visage, et se croyant trop faible pour tenir tête à deux adversaires irrités, il s'avança vîtement vers l'arbre où son cheval, ainsi que celui de son compagnon étaient liés, et s'élança dessus : ils partirent tous les deux.

Je ne songeai point à les poursuivre. Je me précipitai dans ma case, où m'attendait le spectacle le plus déchirant. Un médecin était auprès du lit de ma compagne ; sa mère était au chevet, fondant en larmes ; le père Félix et Philippe récitaient des prières, à genoux. Je m'approchai de Fleurette ; je l'appelai ; elle ne me reconnut point et garda quelque temps le silence ; puis elle dit en se retournant vers le médecin : Quel est cet homme ? Le père Félix interrom-

pit alors ses prières, se leva et dit à Fleurette : C'est votre époux ; ne le reconnaissez-vous pas ? — Oh ! oui, dit-elle, c'est un de ces hommes qui m'ont enlevé ma fille, et qui sont venus me dire ensuite que je n'étais qu'une esclave à qui l'on peut faire tout le mal qu'on veut. — Vous vous trompez, mon enfant, dit le père Félix ; c'est votre bon et brave époux ; c'est mon ami, l'ami de don Pedro.

J'écoutais toutes ces paroles avec une telle stupeur, qu'il me fut impossible de proférer un seul mot ; mais je regardais mon épouse infortunée, et il me sembla que ses yeux commençaient à me reconnaître. Elle dit enfin, comme si elle fût sortie d'un rêve pénible : Tu ne m'avais donc point abandonnée ! je le croyais

pourtant..... — Moi t'abandonner! m'écriai-je, et me jetant sur sa main qui pendait au bord de sa couche, je la baignai de pleurs. Un rayon de joie brilla dans ses yeux, mais ne tarda point à disparaître. Puis elle prononça le nom de Jean Paul. Ah! mon amour pour vous, qui êtes blanc, fut peut-être une faute; mais si cet amour vous a rendu quelque temps heureux, pourquoi m'en feraiton un reproche? Mes pleurs redoublèrent à ces paroles, dernières expressions de l'amour le plus tendre. Le médecin trouva que l'émotion était trop vive et pourrait nuire à la malade; mais, au lieu d'agitation, Fleurette n'éprouva qu'un accablement long, quoique sans douleur, et presque semblable à la privation de toute sensibilité. Le docteur me dit que, de la crise à laquelle il fallait

s'attendre après cet état d'anéantissement, dépendait l'issue de la maladie.

Don Pedro m'apprit ce qui s'était passé pendant mon absence. Fleurette était tombée en fièvre peu de temps après mon départ. Il paraît que sa cruelle imagination lui fit regarder mon voyage à Jaruco, puis à la Havane, et l'envoi d'un message pour la rassurer, comme autant de preuves que je la fuyais pour toujours. Ces craintes se révélèrent dès les premiers instans où le délire s'empara d'une tête que trop d'amour bouleversait, et qui déjà avait laissé échapper des idées insensées. Philippe était allé appeler le même médecin qui avait donné des soins à Marie; mais le mal avait fait en deux jours des progrès effrayans, lorsque l'arrivée de M. Duval

et de son acolyte, qui était un misérable avocat sans cause, porta l'âme si tourmentée de Fleurette au dernier degré d'exaspération; car malheureusement ils s'offrirent à sa vue dans un moment un peu lucide, et cette fugitive apparence de mieux se convertit par-là tout-à-coup en indices désespérans.

Ces hommes venaient proposer une transaction, à laquelle ils ne pensaient pas qu'on pût se refuser. Mais don Pedro leur ayant demandé où était le neveu de madame Dubourg, et pourquoi il n'était pas venu lui-même, la réponse ambiguë qu'ils firent et qui ne parut pas avoir été suffisamment concertée entre eux, inspira des soupçons. En réfléchissant sur la promptitude avec laquelle on venait proposer un arrangement amia-

ble, ces soupçons se fortifièrent; et don Pedro, répondant à ces misérables, comme s'il avait bien nettement démêlé leur trame, acquit, par leurs hésitations et la nature de leurs réponses, la certitude qu'il cherchait. Ainsi, il n'y avait plus rien à craindre de ce côté-là. Le neveu de madame Dubourg n'était pas intervenu dans la demande faite en son nom, et qui n'était qu'une friponnerie pour attraper quelqu'argent. Si Fleurette revenait à la santé, les jours de bonheur que nous avions passés ensemble pourraient aussi nous être rendus, un peu moins doux, sans doute, puisque nous avions perdu Marie, qui fesait tout notre espoir, mais du moins purs et tranquilles dans leur tristesse, comme ceux dont on peut jouir encore après de grands malheurs, dont la trace, quoique sans

aspérité, n'est pourtant pas entièrement effacée. J'interrogeai les regards du médecin ; ils ne m'offraient à lire que l'attention et la curiosité de la science sans aucune de ces inquiétudes que la sensibilité excite. Je contemplais avec terreur le visage de Fleurette ; il était plein de calme, mais de ce calme qui trouble et épouvante. J'y voyais quelquefois une affectation de gaîté qui me mettait à la mort ; car tout annonçait qu'elle n'avait point dans l'âme l'espoir que, dans ces momens, elle aurait voulu donner aux autres. Puis je reconnaissais que sa vue incertaine et troublée ne cherchait que moi, ne demandait que moi. Alors, au fort de son mal, elle semblait avoir trouvé un de ces momens de repos qui permettent de jeter un long regard sur la vie, un regard bien long, parce qu'on

sent qu'il sera peut-être le dernier. Je m'approchai d'elle pour l'encourager, pour l'aider à reprendre cette force d'âme qui pouvait arrêter encore l'affaiblissement progressif de son corps, et la remettre dans les voies de l'existence? Je lui dis que Dieu nous avait aidés, que la trame de nos ennemis était découverte. Je lui parlai de la providence qu'il fallait remercier d'être ainsi venue à notre secours. La providence! la providence!.... dit-elle, en relevant sa tête appesantie et avec l'expression la plus amère qui puisse échapper aux accablemens du malheur; vous voyez, mon ami, où elle nous a conduits!.... Non, et vous en conviendrez vous-même, il n'y a que les méchans qui prospèrent en ce monde d'iniquités!.... Fleurette! dit alors Philippe en prenant la main

de sa fille et la baignant de larmes, ma bonne Fleurette, toujours si douce et si tendre, est-il possible que tu manques aujourd'hui de confiance en Dieu, en sa providence!.... — Hélas! mon père, reprit-elle, vous voyez..... si j'eusse été comme tant d'autres, je serais peut-être moins malheureuse. — Mais, tu vas cesser de l'être, mon enfant; ces hommes étaient des fripons qu'on poursuivra. — Je ne sais point ce qu'on leur fera; mais je sais bien que tout est dit pour moi. — O ma Fleurette! ô ma chère Mouïnzé! toi qui me caressais tant quand j'éprouvais quelque peine, reviens à des sentimens plus doux, à des sentimens qui ne te déchirent point et qui ne me fassent pas moi-même sécher de douleur; reviens à cette confiance en Dieu qui console et qui fortifie. Tu parles de

malheurs! eh! ma fille, n'ai-je pas été malheureux moi aussi? infiniment malheureux, plus même que je ne m'attendais à le devenir après avoir cessé d'être esclave.

En ce moment, les yeux de Philippe rencontrèrent ceux de Mabiala; il lut dans les regards de cette ancienne compagne, dans ces regards qui autrefois savaient l'émouvoir si tendrement, une expression de repentir, un sentiment de peine et d'angoisse profondes. Il craignit de l'avoir affligée en se plaignant d'elle, quoique d'une manière indirecte; il prit sa main, et la mettant dans les siennes avec celle de leur fille : oui, nous avons été tous les trois malheureux, dit-il avec une bonté sublime qui m'arracha des larmes, mais Dieu ne nous a

pas abandonnés jusqu'à ce jour. — Hélas ! mon père, il y a bien des hommes qui font le mal, qui l'ont fait toute leur vie, et qu'il abandonne moins encore que nous. — Mais l'avenir, ma fille, l'avenir ! — O mon père, répliqua Fleurette avec une expression de douleur plus pénétrante encore et plus amère, si vous fussiez resté dans notre pays, vous auriez donc été en proie vous-même, tout vertueux que vous êtes, à ces peines de l'avenir qui vous effraient pour les méchans! quelle eût donc été votre récompense? car vous étiez aussi bon là-bas que vous l'êtes ici! — Ma fille, ma fille, reprit le pauvre Philippe en portant de nouveau la main de Fleurette à ses lèvres et la couvrant de pleurs, ne parle pas ainsi, je t'en

conjure ; que dirait ta bonne marraine, si elle t'entendait !

Au souvenir de sa marraine, Fleurette baissa la tête et pleura, puis, tournant ses yeux vers son père, pardonnez-moi, lui dit-elle d'une voix affaiblie et que le transport de la fièvre n'animait plus, pardonnez-moi, si mes paroles vous ont fait mal ; mais je suis si malheureuse ! L'excès de mes maux avait troublé ma raison. C'en est fait pourtant, me voilà résignée..... Oh ! ma bonne marraine, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, vous m'avez donc rendue une seconde fois chrétienne !

Philippe, à ces paroles, laissa éclater, par d'abondantes larmes, la joie de père et de chrétien qui venait de naître dans

son cœur ; il embrassa Fleurette, il embrassa Mabiala, puis, se mettant à genoux devant une image de la vierge qui était à côté du lit, il pria longuement.

Le père Félix et moi nous n'avions rien dit pendant cet entretien du père et de la fille, tant notre émotion était profonde! et puis, qu'aurions-nous pu trouver qui valût les paroles de cet homme simple et bon!

Pour Fleurette, elle avait fait un trop grand effort ; son cœur généreux, mais trop souffrant, avait épuisé, pour exprimer ses douleurs, toutes les forces qui restaient à son corps. Nous la vîmes retomber dans son affaissement. Mabiala se mit aussi à genoux aux pieds de la vierge, à côté de Philippe ; nous l'en-

tendions qui priait pour la conservation de sa fille, de sa chère Fleurette; les mots de *pardon*, *pardon*, sortirent de sa bouche, mais sans suite et entrecoupés de sanglots.

Je restài long-temps atterré de ce spectacle; je n'avais qu'une idée, et c'était que la découverte des friponneries tramées contre nous était venue trop tard. Puis mes yeux se mirent à errer sur ces meubles de ma case, sur toutes ces choses qui étaient à l'usage de ma compagne, et que peut-être ses mains ne devaient plus toucher. Il y avait dans cette vue je ne sais quoi de triste et qui oppressait l'âme par l'insurmontable idée d'un abandon prochain que j'y voyais empreinte. Tout semblait me dire que j'allais pour toujours cesser d'être

aimé ; au lieu de cette atmosphère de tendresse où j'avais si doucement vécu, l'air qui se répandait autour de moi me devenait rude ; l'aspect même de mes deux amis ne me donnait point de consolation ; ils n'étaient pas menacés de la perte que me réservait le ciel ; je les regardais presque comme des indifférens ; l'isolement m'atteignait ; j'étais déjà seul sur la terre. Cependant la crise que le médecin attendait paraissait n'être pas éloignée ; j'étudiais avec une attention nouvelle les traits de Fleurette et la contenance du docteur, quand celui-ci, regardant à la boîte de remèdes qu'il avait apportée, je n'ai plus d'*esprit de Mindererus !* dit-il en se tournant vers don Pedro. J'irai en prendre où il faudra, dis-je avec précipitation. J'ai compris par la suite que cette demande d'un

spiritueux, qui ne devait pas être plus efficace que d'autres, avait été concertée pour m'éloigner du spectacle douloureux qui se préparait, pour m'arracher aux horreurs de l'adieu sans retour. J'irai avec vous, dit don Pedro. Nous sellâmes nos chevaux, et nous partîmes.

L'espoir d'apporter un remède qui ferait du bien était en moi si sincère, que je ne songeai point à jeter sur Fleurette un dernier regard. Je laissais auprès d'elle son père, sa mère, mon bon ami le curé de Jaruco et le docteur. J'aurais voulu que mon cheval eût la vîtesse du vent; mais, soit qu'il fût fatigué de la veille, soit qu'il ne voulût régler son pas que sur celui de l'autre monture, qui allait assez lentement, nous fesions très-peu de chemin au gré de mon impatience.

En passant auprès du bois où j'étais allé si souvent avec Fleurette, j'aperçus comme un vide qui me parut être celui que la chute du grand arbre avait occasioné. A cette vue, mes terreurs me reprirent. Jamais le désastre de cet arbre ne me parut plus prophétique; et l'effroi d'un avenir qui ne pouvait pas être loin, glaça mes sens.

Nous arrivâmes à Jaruco; j'entrai tout de suite dans la seule pharmacie qui fût en ce bourg. Je n'y trouvai qu'un vieillard décrépit, qui d'abord eut beaucoup de peine à comprendre ce qu'il me fallait, et qui ensuite se mit à feuilleter un gros livre, comme pour y chercher une recette dont il aurait eu besoin. Mon impatience était extrême; elle s'accrut encore, lorsqu'en jetant les yeux sur le

titre du volume, je vis que c'était une histoire du fameux *Cid, el Conquistador*. Chercher la recette de l'esprit de *Mindererus* dans un tel ouvrage ! J'allais éclater ; mais les cheveux blancs du vieillard réprimèrent ma violence.

En ce moment son garçon entra, et il s'occupait de satisfaire à ma demande, quand vint se présenter un nègre de don Pedro. J'avais laissé ce serviteur à ma case, et je le voyais entrer tout couvert de poussière, tout haletant, tout suffoqué de fatigue et pouvant à peine me dire distinctement que son maître me demandait. Je lui fis répéter son message, et il le fit avec un trouble qui acheva de m'apprendre mon sort. Je tombai à la renverse, et le seul souvenir qui me soit resté de ce moment-là, est

celui de l'empressement que le bon vieillard infirme et caduc mit à me secourir.

On me porta dans la maison de don Pedro. Pendant quelque temps la faculté de souffrir fut étouffée en moi par l'excès de la douleur. Le père Félix vint me voir ; il me donna des détails qui étaient des motifs de consolation. Tous les secours de la religion avaient été administrés à cette âme pour qui les devoirs envers Dieu avaient toujours été si doux à remplir, et qui s'était si promptement résignée en songeant à sa vertueuse marraine. Peu de temps après mon départ, elle s'était assoupie d'un sommeil assez paisible ; mais bientôt, s'élançant hors de son lit par un mouvement subit, elle avait eu besoin que son père et sa mère

la retinssent dans leurs bras. Un tremblement convulsif agita tout son corps ; ses yeux me cherchaient ; sa bouche articulait mon nom ; l'infortunée semblait m'appeler à son secours : car en même temps se peignait sur son visage un effroi vague, comme si elle eût demandé grâce à quelqu'objet menaçant que les autres ne voyaient point. Elle se relevait, elle retombait ; on voyait qu'elle s'efforçait de fuir ; et le nom de Jean Paul sortait enfin de sa bouche. On eût dit que ce malheureux jeune homme, dont l'amour fut pourtant si résigné, et qui n'avait songé à faire de mal qu'à lui-même, lassé d'attendre le moment funeste qui l'arracherait à mes vœux, l'avait saisie enfin, et la retenait avec fureur pour l'achever sur son lit de mort. Puis, vint une dernière faiblesse où ses membres

s'affaissèrent tout-à-fait. Elle sembla reprendre alors quelque connaissance ; elle serra la main à son père, à sa mère, à notre bon ami le curé de Jaruco ; les noms de Marie, le mien errèrent quelque temps sur ses lèvres, mais ne purent qu'à grand'peine être sourdement prononcés. Avec ces noms, et les souvenirs qu'ils rappelaient, elle voulut pleurer ; mais il n'y avait plus de larmes ; elle regarda ses parens, ses lèvres s'entr'ouvrirent ; il n'y avait plus de voix. Quelques instans après, Fleurette n'était plus.

Je demandai des nouvelles de Philippe ; Mabiala en a soin, me répondit le bon religieux. — Il est donc malade ? Non, pas précisément, mais fort accablé.

Aussitôt que mes forces le permirent, je m'acheminai vers ces lieux qu'en des jours de bonheur j'avais appelés mon Élysée. La même grâce y était ; on pouvait toujours y voir comme un sourire de la nature ; mais quand les flammes de l'incendie auraient dévoré tous ses feuillages, toutes ses fleurs, et mis à nu tous ses arcs de triomphe, toutes ses voûtes de verdure, ils ne m'eussent pas offert un aspect plus triste, plus désolant. Tel dut être celui que présenta aux yeux de notre premier père ce séjour de délices où Dieu l'avait fait naître, et d'où, par sa faute, il se vit exclure pour toujours. Mais du moins il emmenait sa compagne ; ils allaient braver ensemble des maux qu'ils ne connaissaient pas, et partager un calice d'a-

mertume, il est vrai, mais avec celle qui s'était enivrée comme lui des innocentes voluptés de leur vie antérieure.

CHAPITRE VIII.

MORT DE PHILIPPE. — CONCLUSION.

Je me rendis tout de suite à ce lieu de mélancolie où notre fille avait été déposée, présumant que la mère infortunée avait été mise auprès de cette enfant, dont la perte avait fait couler tant de pleurs. Je ne me trompais point.

Une fosse nouvelle avait été creusée près de la même grotte où nous avions reposé une première nuit, et où l'un de nous devait trouver un jour son repos éternel. Philippe et Mabiala me suivirent de loin, comme je suivais autrefois Fleurette ; mais Philippe était extrêmement faible. La mort de sa fille l'avait en quelque sorte foudroyé. Cet homme, si patient jusqu'alors et si fortement à l'épreuve des maux de la vie, ne trouvait plus en lui de résignation ; il se laissait aller à sa douleur, et je voyais bien que sa douleur le tuait.

Mabiala lui prodigua des soins qui de jour en jour se montraient plus inutiles. Maître, me disait-il, car il n'avait jamais voulu m'appeler autrement, quand la lampe n'a plus d'huile, elle s'éteint.

J'aurais voulu vivre encore pour vous; mais Dieu, Marie et Fleurette m'appellent. Depuis le jour où je fus réuni à ma fille auprès de madame Dubourg, je puis dire que j'ai fait un rêve de bonheur au milieu des blancs. Combien peu de mes compatriotes pourraient dire de même!

Après les pertes si douloureuses que j'avais faites, une dernière perte m'attendait, celle d'un ami vertueux, d'un serviteur si respectable, et qui m'était si cher. Ce fut à moi à le porter en ce même lieu où sa petite-fille et sa fille l'avaient précédé : c'est ainsi que les fleurs et les feuilles d'un arbrisseau tombent avant la tige.

Mabiala prit sa part de tant d'afflic-

tion ; elle se fesait souvent des reproches que je cherchais à adoucir ; mais il n'était que trop vrai que ses indiscrétions avaient causé la mort de Fleurette.

Resté seul comme un grand chêne qui a vu renverser par la tempête les arbres qui l'entouraient, je cherchais en vain des appuis, je n'en trouvais plus ; je me sentais ébranlé à chaque instant comme un arbre qui n'a plus de racines ; tous mes travaux d'agriculture étaient interrompus ; quelques récoltes étaient pendantes et n'étaient pas recueillies. Mabiala me préparait chaque jour une nourriture que je ne prenais point ; mes amis de Jaruco, voyant mon pitoyable état, m'emmenèrent ; je leur

laissai faire de moi ce qu'ils voulurent ; je n'avais plus de volonté.

Don Bartolomé Leardé vint me voir ; il me proposa de faire pour lui un voyage à la Côte-Ferme, où il envoyait des marchandises. J'acceptai, parce que je vis que cela plaisait à mes amis. Ils voyaient, dans ce voyage projeté, un sujet de distraction, et toute distraction ne pouvait que me faire du bien. Le père Félix me fit avoir quelqu'argent pour les travaux et les constructions que j'avais faits sur un terrain qui appartenait à son ordre. Je confiai Mabiala à la femme de don Pedro, et je lui assignai une petite pension pour vivre ; puis je partis. L'expédition fut heureuse. Don Bartolomé me pria de rester sur les lieux et de recevoir d'autres envois qu'il comp-

tait faire. Trois ans se passèrent dans la continuation de ces soins, qui ne furent pas infructueux. Au bout de ce temps, don Bartolomé s'étant décidé à retourner en Europe, me fit faire une expédition pour Cadix, où j'arrivai heureusement sur un navire anglais. De son côté, il se rendit à Bilbao, où j'allai le joindre. Nous réglâmes les affaires que nous avions ensemble, et il me revint une bonne somme d'argent. Ce brave homme voulait que je m'établisse en Biscaye. Il me proposa un parti fort avantageux : c'était une jeune personne de sa famille, qui joignait à des espérances considérables l'avantage plus précieux encore d'un bon caractère. Mais je ne sentais plus en moi la force de faire un nouvel attachement. Je répondis à don Bartolomé : J'avais formé dans

ma jeunesse les vœux de bonheur les plus simples, les plus modéstes; vous savez comment ils ont été exaucés! Si j'en formais d'autres un peu plus ambitieux, croyez-vous qu'ils me fussent plus prospères!

Je passai quelques mois en Biscaye; je fus témoin de cette espèce de triomphe avec lequel on accueille l'homme qui arrive d'un pays lointain où il a fait fortune. J'eus un moment l'idée d'aller en Pologne réclamer les biens de mes pères; mais je fis bientôt réflexion, que, quand même ces biens me seraient rendus, chose assez difficile, je ne saurais qu'en faire. Un projet plus sage et plus conforme à la situation de mon esprit, me fit tourner mes pas vers la France. J'allai d'abord à Marseille; je voulais voir un

ancien ami d'Auguste, qui habitait une petite ville voisine, où j'avais été quelque temps en garnison, et dont le séjour m'avait plu. Il était absent. Je pris alors la route de Grenoble. Je plaçai en viager ma petite fortune, et je vins demander l'hospitalité aux pères de la Grande-Chartreuse, rentrés depuis peu dans leur antique retraite. Ils se sont contentés d'une pension fort modique. Je n'ai pas voulu prendre l'habit religieux par respect d'abord, et ensuite parce qu'une règle austère ne m'aurait pas permis de cultiver les lettres, seule consolation que j'aie trouvée à mes malheurs. J'ai reçu, par l'entremise de don Bartolomé, plusieurs lettres de mes amis de Jaruco, soit pendant que j'étais à la Terre-Ferme, soit depuis mon retour en Europe. Mon Élysée a été cédé

par les religieux de Guanabacoa, à un Français, ancien militaire, qui s'était trouvé compromis dans une de ces intrigues auxquelles, sans doute, on a attaché beaucoup trop d'importance, et qui, pour la plupart, étaient moins criminelles dans ceux qui en furent punis, que dans la pensée où elles se présentaient avec des espérances détournées d'utilité et de profit. Cet infortuné avait continué mon établissement. Il a appelé mon ancienne demeure la *case du Polonais;* ce n'est que sous ce nom qu'elle est connue dans le voisinage. Son respect pour les malheurs d'un homme qui fut soldat comme lui ne s'est bas borné à cette appellation. Il a entouré d'une haie d'aloès et d'acacias le lieu sacré où trois générations vinrent se rendre dans l'espace de quelques mois. Il a gravé, sur le ro-

cher le plus voisin, une inscription touchante.

M. Duval n'a pu éviter le sort ignominieux qu'il semblait affronter sans cesse. Une nouvelle friponnerie l'a fait tomber entre les mains de la justice, et il est mort en prison.

Mabiala vit encore. Sa conduite est maintenant exemplaire. Elle édifie, par sa piété, les femmes de sa couleur. Avec la petite pension que je lui ai assignée, et les fruits de son travail, elle a amassé un petit pécule, qu'elle me destine, dit-elle. Mais je lui ai fait écrire plusieurs fois, par don Bartolomé, qu'elle ferait mieux de destiner son argent à racheter un jour d'esclavage quelqu'un de ses compatriotes qui promît d'être

aussi sage, aussi vertueux que Philippe, ou quelque pauvre négresse égarée un temps par le malheur, et qui serait devenue aussi repentante qu'elle.

Je dois consigner ici un fait singulier, un de ces petits faits qui peuvent avoir quelquefois tant d'influence. Cette lettre de madame Dubourg qu'il me semblait si important d'avoir, et que je crus égarée, s'est retrouvée parmi mes papiers, mais si bien mêlée à d'autres pièces, que, dans mon impatience, je n'avais pu la retrouver. Cependant elle m'eût été inutile.

ÉPILOGUE DE L'ÉDITEUR.

En 1825, je reçus, étant à Paris, une lettre timbrée de Grenoble et signée Ossolinski. Auguste avait été mon ami d'enfance, et j'avais été lié, moins que lui pourtant, avec l'officier polonais dont je recevais une lettre, et qui m'avait laissé des souvenirs agréables. Cet officier, quelques années après la mort d'Auguste, était allé, me disait-il, visiter les lieux que son pauvre ami ne devait plus revoir. Il avait demandé après moi. On lui avait donné mon adresse. Il avait su depuis que je devais faire un voyage en Provence, et il m'engageait à passer par la Grande-Chartreuse, que je n'aurais pas regret d'avoir vue. Il comptait sur le souvenir d'Auguste pour un service

que je pouvais, disait-il, rendre plus que personne à celui qui, ainsi que moi, avait été son ami. Il y avait dans cette lettre quelque chose de triste qui me toucha. Je passai par la Grande-Chartreuse. Je demandai à voir le capitaine Ossolinski. Sa lettre m'avait appris qu'il n'avait point fait de vœux, et qu'il n'était que pensionnaire. Le *père hospitalier* s'avança; il m'a parlé de vous, me dit-il, et m'a confié des papiers que je dois vous remettre. — Il n'est donc plus ici? — Non, monsieur, ni dans ce monde, dit le père en regardant le ciel.

Les papiers qui me furent remis sont ces mémoires que l'on vient de lire. Je dois déclarer que, de tous les faits qu'ils retracent, ceux qui se rapportent à l'histoire de notre temps m'ont paru d'une

exactitude irréprochable. Témoin de quelques-uns, je me suis souvenu qu'ils ne s'étaient pas autrement passés, et ma confiance en la véracité de ces divers récits a été entière. Je n'ajouterai que quelques observations.

Au temps où l'on raconta à l'auteur de ces Mémoires les malheurs de Saint-Domingue, il pouvait y avoir encore des doutes sur la part que les agens du ministère ou de la cour prirent à l'insurrection des noirs. Ces doutes sont en grande partie levés aujourd'hui.

Quant aux troubles du Midi, à diverses époques, on sait à quoi s'en tenir sur le souffle qui les excita, et qui sut rallumer l'incendie toutes les fois qu'une occasion favorable parut se présenter. Les assassins de 1795 et années suivantes,

autrement dits les *sabreurs*, recevaient un salaire de quarante sous par jour. L'armée des émigrés avait une avant-garde un peu chère! En 1815, un des distributeurs de cette solde criminelle fut nommé commissaire-général de police à Marseille. Cette nomination fit des envieux. On menaça cet homme de le dénoncer comme ayant détourné à son profit une partie des deniers qu'il avait reçus pour acquitter le prix du sang, et d'en avoir acheté des *bastides*, ou maisons de campagne. Il faut croire que l'accusation ne portait pas à faux. Le coupable craignit d'avoir à compter de clerc à maître; il en perdit la tête. A peine était-il en fonctions depuis quinze jours, qu'il se coupa la gorge avec un rasoir.

Moins heureux que les comités de

Bordeaux, de Toulouse, de Nîmes, d'Avignon et autres villes, le comité royal de Marseille n'a reçu aucune récompense. A-t-il fait trop ou trop peu? A-t-il, sans le vouloir, contrarié des vues qu'il ne connaissait pas bien? C'est ce qu'il est difficile de décider.

Quelques journaux, en parlant d'un renégat d'Alger, qui, par une trahison, a voulu obtenir la rémission d'un assassinat, ont rappelé l'acte auquel cet homme avait coopéré. La dame qui fut assassinée dans sa maison de campagne, à deux lieues de Toulon, était une ex-religieuse; elle était *patriote,* ainsi que son mari. Les assassins avaient appartenu à ces bandes de mauvais sujets qu'on recrutait dans les maisons de jeu et de débauche. En 1801, ils se trompè-

rent de date, comme firent depuis les assassins de Rhodez, membres aussi d'une de ces associations plus ou moins secrètes, en qui l'idée d'une Saint-Barthélemi nouvelle n'a pu encore se développer que partiellement. Rien ne prouve que les incendies dont se plaignent quelques départemens, et qui sont trop souvent réitérés pour n'être qu'accidentels, ne décèlent pas aussi quelqu'association semblable; et, jusqu'à ce jour, rien n'annonce que cette association ait mal pris son temps et se soit trompée de date.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES DU QUATRIÈME VOLUME.

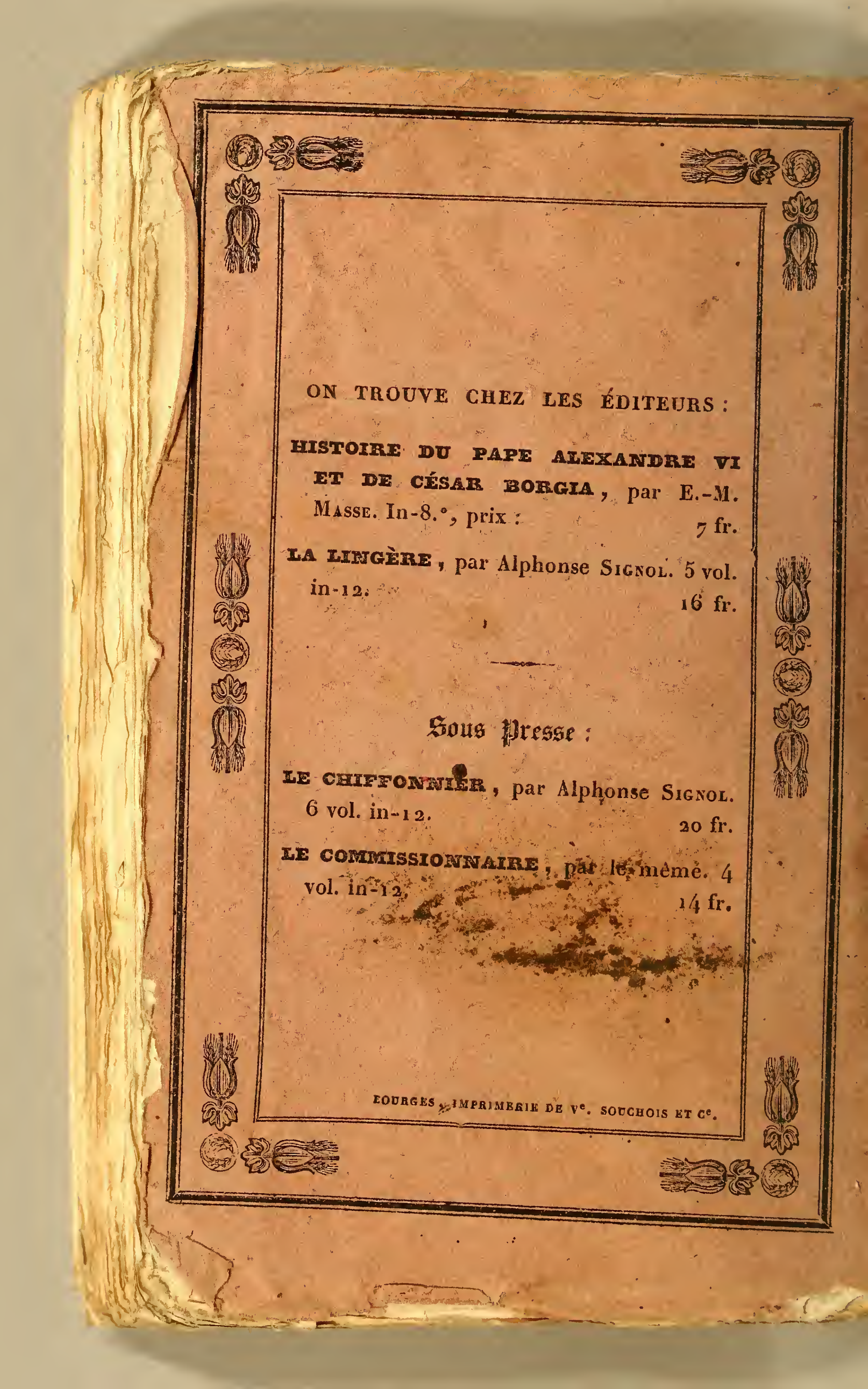
FIN DE LA TABLE.

Hélas! encore parée des grâces en
fantines, ses jolis yeux de demoisell
que le pur éclat de son âge eût se
rendus si beaux, étaient inondés
pleurs qui salissent les joues; et s
sein, jeune et frais, qu'un amour i
nocent, peut-être, n'avait pas mê
agité, palpitait sous les brûlantes i
pressions du vice jeté sur la scène.

Le petit cousin était pourpre, et
pudeur de jeune amant, en préser
de sa fiancée, ruisselait en sueur
son front.

On essuyait ses yeux; on mettait
châles; on exprimait ses émotions

— Ah! maman! quel intérêt! qu
vérité! quel amour de femme!



ON TROUVE CHEZ LES ÉDITEURS :

HISTOIRE DU PAPE ALEXANDRE VI ET DE CÉSAR BORGIA, par E.-M. MASSE. In-8.°, prix : 7 fr.

LA LINGÈRE, par Alphonse SIGNOL. 5 vol. in-12. 16 fr.

Sous Presse :

LE CHIFFONNIER, par Alphonse SIGNOL. 6 vol. in-12. 20 fr.

LE COMMISSIONNAIRE, par le même. 4 vol. in-12. 14 fr.

BOURGES, IMPRIMERIE DE Ve. SOUCHOIS ET Ce.